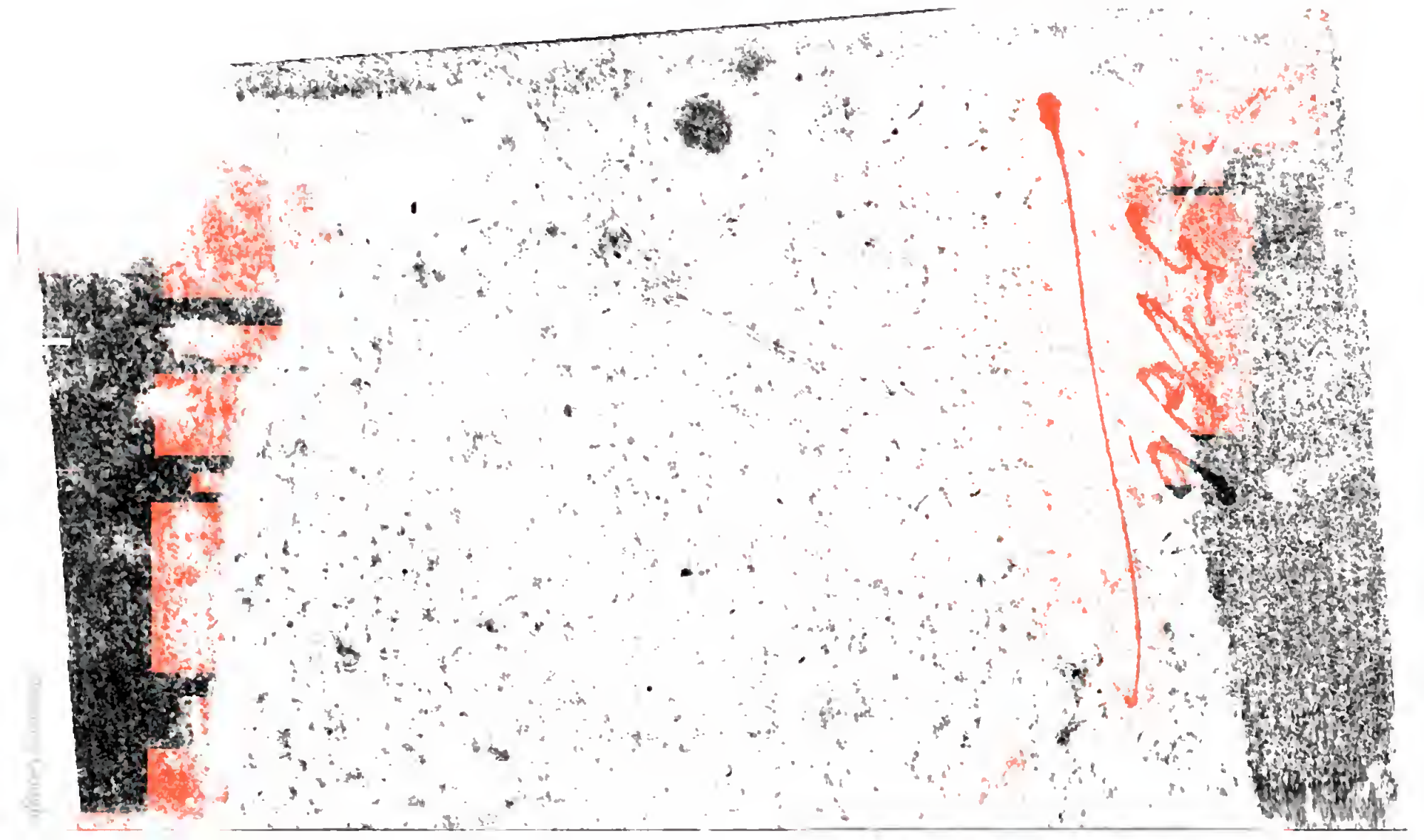


Palat. LX 1
1138

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Dixième Classe.

MÉDECINE DOMESTIQUE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 Volumes reliés eſt de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour les frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU MOYENS SIMPLES

DE CONSERVER SA SANTÉ.

Par M. ROUSSEL, Doct. en Médecine.

TOME TROISIEME.

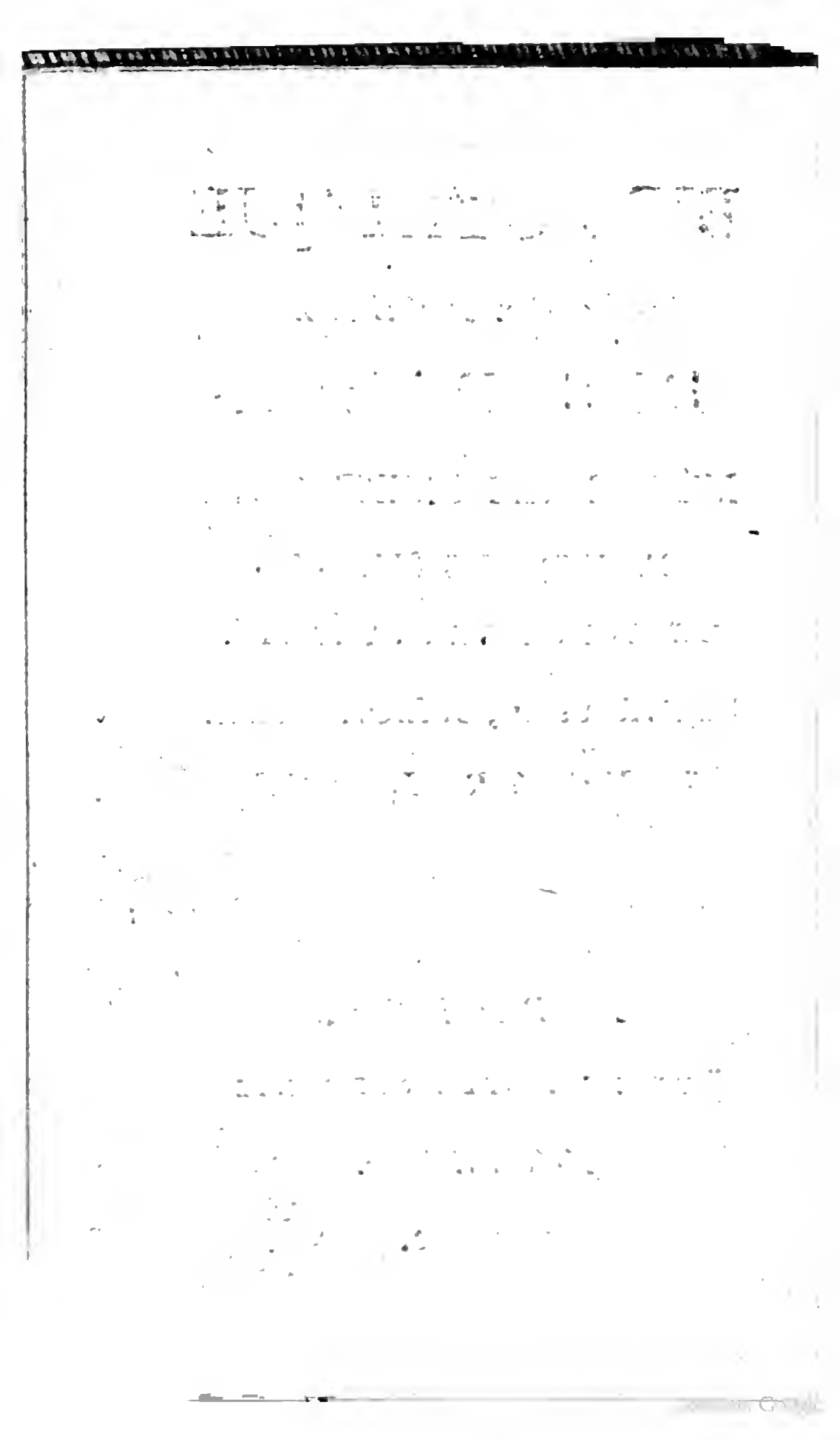
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Privilége.

1792.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU MOYENS SIMPLES

DE CONSERVER SA SANTÉ.

De la Rougeole.

CETTE maladie a quelques rapports avec la petite-vérole : tous les individus, ou du moins le plus grand nombre, y ſont ſujets, & en ſont enſuite exempts, après en avoir éprouvé les atteintes ; elle eſt contagieuſe, règne quelquefois épidémiquement, & elle eſt une des maladies

que les anciens n'ont point connues, ainſi que la petite-vérole. Quoiqu'aucun âge n'en ſoit exempt, elle attaque plus communément les enfans.

Elle commence par des friſſons qui ſont ſuivis d'une chaleur plus ou moins forte : la plus grande intenſité de la fièvre ſe manifeſte lorſque l'éruption doit ſe faire ; pour l'ordinaire, celle-ci a lieu le quatrième jour. Cette éruption n'eſt point critique, comme celle de la petite-vérole ; car la fièvre ne diminue point lorſqu'elle eſt faite.

L'éruption ſe manifeſte d'abord ſur le viſage, le col, & occupe ſucceſſivement les autres parties du corps : elle ne laiſſe d'abord appercevoir que de petits points rouges, qui, par leur rapprochement, forment enſuite

des taches plus ou moins étendues. Ces points rouges ſont des boutons inſenſibles aux yeux, & dont la proéminence ne peut être apperçue que par le tact. Cette rougeur eſt accompagnée d'une certaine enflure du viſage : l'éruption continue pendant deux jours, après leſquels il ſe fait une deſquamation farineuſe.

Il eſt eſſentiel de dire que la rougeole commence toujours avec des ſymptômes de catarre, tels que la toux & le larmoiement, & que non-ſeulement ces ſymptômes l'accompagnent pendant toute ſa durée, mais ſubſiſtent quelquefois long-tems après que la rougeole a été diſſipée.

Les taches de la rougeole ſont quelquefois d'une rougeur plombée,

qui annonce une diſpoſition putride des humeurs. La matière de la rougeole eſt très-mobile, la moindre cauſe la répercute, & cette répercuſſion peut donner lieu à des accidens très-graves, ſur-tout à l'inflammation de la poitrine.

La diſpoſition inflammatoire peut être plus ou moins conſidérable dans la rougeole : lorſqu'elle eſt portée à un certain degré, la ſaignée eſt abſolument néceſſaire ; mais comme la matière de la rougeole eſt d'une nature âcre & ſubtile, il convient d'en favoriſer l'éruption par des boiſſons qui portent légèrement à la peau, telles que la décoction de ſcorſonnere, l'infuſion de fleurs de ſureau. L'émétique eſt très-propre à produire cet

effet, & il eſt d'autant plus néceſſaire, que la rougeole eſt le plus ſouvent compliquée avec la ſaburre bilieuſe des premières voies. Les veſſicatoires ſont néceſſaires lorſque la reſpiration eſt gênée : ils portent les humeurs vers la peau, & donnent une iſſue à la matière morbifique, en la détournant des organes qu'elle menace ; enfin, lorſqu'il y a une diſpoſition putride des humeurs, il faut aciduler la boiſſon avec l'eſprit de vitriol, & donner un peu de vin.

Lorſque l'éruption ſe répercute & rentre tout-à-coup, j'ai éprouvé que les bains des jambes la ramenoient efficacement à la peau ; après la deſquamation, c'eſt à-dire la chûte de la matière éruptive ſous la forme

d'écailles, il eſt néceſſaire de purger le malade. On peut calmer la toux qui ſubſiſte quelquefois après la rougeole, ſi elle eſt trop importune, en faiſant prendre le ſoir un demi-gros de thériaque délayée dans un demi-verre d'eau.

On a eſſayé d'inoculer la rougeole, comme la petite-vérole : ces eſſais n'ont pas eu un ſuccès aſſez marqué, pour inviter généralement à les imiter; peut-être auſſi a-t-on ſenti que les motifs pour inoculer la rougeole n'étoient pas auſſi preſſans que pour inoculer la petite-vérole.

De la Fièvre rouge ou Scarlatine.

L'éruption qui caractériſe cette fièvre diffère de la petite-vérole & de la rou-

geole ; mais plus de la première que de celle-ci : il n'y a point de ſuppuration comme dans la rougeole ; mais les taches que préſente la ſcarlatine ſont moins circonſcrites que celles de la petite-vérole, ont moins de proéminence que celles de la rougeole, & s'étendent au point de ſe confondre & de donner une couleur rouge à toute la ſurface du corps ; d'ailleurs, tous les individus ne ſont point aſſujettis à lui payer un tribut, comme à la petite-vérole & à la rougeole.

Le mal de gorge, ou l'eſquinancie ſe joint pour l'ordinaire à la ſcarlatine, & ce mal de gorge eſt quelquefois gangreneux, ce qui lui donne le caractère de l'eſquinancie maligne. Cependant la ſcarlatine a ſouvent lieu

ſans mal de gorge ; ainſi, l'eſquinancie n'eſt point de l'eſſence de la fiévre ſcarlatine, la détermination de la matière morbifique vers la gorge étant due à des cauſes étrangères à la fièvre.

La fièvre ſcarlatine s'annonce par le friſſon, ſans préſenter aucun des ſymptômes catarreux qui accompagnent la rougeole, ni les vomiſſemens & le mal-aiſe qui devancent la petite-vérole ; mais à la fièvre ſe joint un mal de gorge qui eſt plutôt un embarras qu'une affection grave. On apperçoit néanmoins dans le fond de la gorge, du gonflement, de la rougeur & même des aphtes.

Quant aux taches rouges qui ſurviennent à la peau, elles ne ſe mon-

trent que le troiſième ou quatrième jour de la maladie ; après quelques jours cette rougeur diſparoît, & laiſſe ſouvent après elle une certaine bouffiſſure de la peau, qui ſe diſſipe aiſément.

Le traitement de cette maladie ne doit pas différer, en général, de celui de la rougeole : ſi elle eſt accompagnée de mal de gorge, & que ce mal ſoit gangréneux, on lui appliquera les remèdes indiqués contre l'eſquinancie maligne ; ſi le mal de gorge eſt léger, il ſuffira, pour adoucir les ſymptômes, d'employer des gargariſmes faits avec une décoction d'orge & un peu de miel roſat. Le traitement ſera encore plus ſimple, ſi la fièvre ſcarlatine eſt exempte de mal de gorge.

L'émétique peut être très-utile, l'éruption cutanée ayant quelque rapport avec l'état de la bile & des premières voies : il peut d'ailleurs favoriser cette éruption qui a un caractère critique. La boiſſon doit être rafraîchiſſante : on donnera, par conſéquent, l'eau de chiendent, de groſeille, de ceriſes, &c. ; il convient de purger à la fin de la maladie : ce moyen eſt ſur-tout néceſſaire dans le cas de cette bouffiſſure de la peau, dont on a parlé plus haut, & qui cède ordinairement à ce ſeul moyen.

Il eſt rare que la ſaignée ſoit néceſſaire dans la fièvre ſcarlatine.

Autres Maladies éruptives peu importantes.

Il eſt quelques autres affections de la nature de celles dont on vient de parler, qui ne méritent point une attention particulière, quoiqu'elles préſentent quelques différences : telles ſont la fauſſe rougeole, qui ſe termine par la ſéparation de l'épiderme ; la fièvre *ortiée*, dont les taches lui ont fait donner ce nom, parce qu'elles reſſemblent à celles que produit l'attouchement des orties ; la *porcelaine*, qui doit auſſi ce nom à la configuration des taches qu'elle occaſionne : ces affections n'exigent qu'un régime rafraîchiſſant.

Les *pétéchies* ſont une affection

plus grave ; mais elles ne doivent point être conſidérées comme une maladie particulière : elles ne ſont qu'un ſymptôme qui accompagne ſouvent les fièvres putrides : elles ſemblent affectées à certaines fièvres épidémiques. Les pétéchies ſont des taches rouges ſemblables à la morſure des puces, & qui ne s'élèvent point au-deſſus du niveau de la peau ; on croit qu'elles ſont l'effet d'une acrimonie qui porte dans les humeurs un principe de diſſolution. Ce dernier état des humeurs eſt ſur-tout manifeſté par leur rouge foncé & tirant ſur le noir : leur traitement fait partie de celui qui convient aux fièvres dont l'éruption *pétéchiale* eſt un ſymptôme.

Les *aphthes* ne ſont point une af-

fection auſſi grave que les pétéchies, à moins qu'ils ne ſoient gangréneux : les aphthes ordinaires ſont de petits ulcères blanchâtres, qui ſurviennent dans certaines fièvres dans le fond de la bouche ; ils ſont, par conſéquent, ainſi que les pétéchies, un ſymptôme d'une autre maladie. Les aphthes ſont une affection commune dans les pays humides & froids, & lorſqu'il règne une ſemblable température ; ce qui indique qu'elle eſt le réſultat de la congeſtion d'une matière âcre ſur les parties qu'elle occupe : on doit éviter par conſéquent les moyens qui pourroient la répercuter ; les boiſſons adouciſſantes & légèrement déterſives, telles que l'eau d'orge miellée ſont les plus convenables.

De la Fièvre éryſipélateuſe.

L'éryſipèle peut affecter différentes parties, ſans être précédée de la fièvre, & elle n'exige alors qu'un régime adouciſſant & des lotions aqueuſes, telles que l'eau de fleurs de ſureau ou de mauve: l'éryſipèle que la fièvre devance, & qui occupe le viſage, conſtitue une maladie qui devient ſouvent très-grave, & mérite une attention particulière; elle commence par le friſſon, qui eſt bientôt ſuivi d'une très-grande chaleur & d'un pouls dur, plein & fréquent. Le malade éprouve une certaine peſanteur de tête & de l'aſſoupiſſement, quelquefois il y a du délire; le ſecond ou le troiſième jour, il paroît ſur

une partie du viſage une rougeur vive avec un gonflement plus ou moins conſidérable ; cette rougeur eſt diffuſe & peu circonſcrite : elle blanchit par la preſſion, & reparoît incontinent ; elle occaſionne une ſenſation douloureuſe, ſemblable à celle que produit la brûlure ; mais ſon principal caractère eſt de ne pas garder de ſiége conſtant, & de ſe porter ſucceſſivement d'une partie de la face à une autre. Les paupières ſe gonflent tellement pour l'ordinaire, qu'on a de la peine à appercevoir les yeux : il ſe forme communément ſur les parties affectées des veſſies qui ſe rempliſſent d'une humeur jaunâtre ; les parties qui ont été exemptes de veſſies éprouvent une deſquamation qui annonce la terminaiſon de la maladie.

La fièvre & l'inflammation durent ordinairement de huit à dix jours ; lorſque leur terminaiſon eſt funeſte, on préſume qu'elle devient telle par la communication qui ſe fait de la maladie extérieure aux parties internes de la tête. On a lieu de craindre cet accident, lorſque le délire & l'aſſoupiſſement ſont portés à un certain degré.

Cette maladie n'eſt point épidémique ni contagieuſe ; cependant il y a des ſaiſons où elle ſemble plus commune, les qualités de l'air favoriſant ſans doute le développement de cette affection dans les tempéramens qui y ſont diſpoſés ; car il y a des perſonnes qui paroiſſent avoir cette diſpoſition, & qui ſont ſujettes

à éprouver les retours de la fièvre éryſipélateuſe.

Il y a des auteurs qui ne mettent point d'autre différence entre l'éryſipèle & le phlegmon, que celle de leur ſiége; mais il y a lieu de croire qu'il y a quelque différence dans la diſpoſition des humeurs. Il y a manifeſtement une acrimonie dominante dans l'éryſipèle, qui n'a pas lieu dans le phlegmon; ce qui doit faire mettre quelque différence dans leur traitement. La ſaignée peut bien être néceſſaire dans les cas où les ſymptômes de l'éryſipèle ont un degré d'intenſité conſidérable; mais communément on peut s'en paſſer. Les purgatifs ſont d'une néceſſité indiſpenſable : on doit choiſir ceux qui ſont rafraîchiſſans &

acides, tels que les tamarins ; on peut les donner dans tous les tems de la maladie, qui ne peut qu'être agravée par le foyer de ſaburre bilieuſe dont les premières voies ſont ordinairement chargées. L'émétique peut être très-utile, & par ſon effet évacuant, & par les autres effets qui lui ſont propres.

Comme la tête eſt la partie principalement affectée, il convient que le malade garde, autant qu'il eſt poſſible, une ſituation verticale.

Quant aux applications extérieures, elles ſont, pour la plupart, d'un effet incertain & quelquefois dangereux. Les huileux & les ſpiritueux ſont de cette dernière claſſe ; il en eſt de même des aſtringens : les rafraî-

chiſſans peuvent être nuiſibles ; le plus sûr eſt peut-être de n'employer aucun topique ; cependant il eſt quelquefois néceſſaire de diminuer l'âcreté de l'humeur, & de ſoulager la partie qu'elle irrite, en humectant celle-ci avec une infuſion de fleurs de mauve ou de fleurs de ſureau ; on emploie quelquefois avec ſuccès de la farine bien ſéchée, dont on ſaupoudre la partie malade, pour abſorber l'humeur éryſipélateuſe. On doit s'abſtenir de toute application humide, lorſqu'on craint la gangréne : ſi la fièvre prenoit un caractère putride, il faudroit uſer auſſi, avec ménagement, des purgatifs, & recourir à l'uſage du quinquina. Un veſſicatoire appliqué à la nuque eſt néceſſaire, lorſque le délire & l'aſ-

ſoupiſſement font craindre que le cerveau ne partage l'affection extérieure: lorſque ces accidens graves n'ont pas lieu, la fièvre & l'inflammation locale ceſſent, & le malade ſe rétablit, ſans qu'il y ait d'autre criſe ſenſible que l'éruption éryſipélateuſe qui a précédé, & qu'on ne doit point regarder comme critique.

De la Fièvre miliaire.

Cette fièvre tire ſon nom de l'éruption qui l'accompagne, & qui conſiſte en de petits boutons ſemblables à des grains de millet. Ils reſſemblent aux boutons de la rougeole; mais ils ſont plus petits & plus proéminens. La couleur de l'éruption miliaire varie, elle eſt tantôt rouge & tantôt

blanche ; elle prend le nom de pourpre, lorſqu'elle eſt rouge.

La fièvre miliaire paſſe pour une maladie nouvelle : on dit qu'elle a paru pour la première fois en Saxe, vers le milieu du dernier ſiécle. Pluſieurs Médecins cependant penſent qu'elle n'a pas été inconnue aux anciens. Cette controverſe même prouve que du moins cette éruption s'eſt montrée rarement dans l'antiquité, & qu'elle eſt devenue plus fréquente depuis le milieu du dernier ſiécle. Ces maladies qui naiſſent ou qui diſparoiſſent, ſont des objets bien dignes de méditation : elles ſemblent préſenter l'eſpèce humaine comme un fonds ſuſceptible de dégradation ou d'amélioration. Ces changemens

ſont-ils l'effet néceſſaire de ce principe de vie, qui, en circulant à travers les générations, s'uſe & s'altère à la longue ? ou bien ſont-ils une ſuite des différentes diſpoſitions que la ſociété fait éprouver à l'eſpèce humaine par le changement ſucceſſif des mœurs, du régime & des habitudes ?

L'éruption miliaire n'a point de période fixe pour ſon apparition, comme la petite-vérole, la rougeole & l'éryſipèle : elle a lieu dans tous les tems de la maladie ; c'eſt peut-être ce qui a fait croire à quelques Médecins qu'elle étoit toujours l'effet d'un régime échauffant. Elle peut quelquefois provenir de cette cauſe ; mais il eſt très-probable que la miliaire eſt ſouvent idiopathique, c'eſt-à-dire

qu'elle n'eſt un ſymptôme déterminé par une cauſe accidentelle. La fièvre miliaire commence par le froid, & la chaleur dont il eſt ſuivi amène une ſueur acrimonieuſe qui picote la peau; cette excrétion a même une odeur aigre très-forte, qui a mis quelquefois le Médecin à même d'annoncer d'avance l'éruption qui doit la ſuivre; auſſi ne doit-on pas être ſurpris ſi cette éruption a ſouvent lieu dans la fièvre puerpérale, où la tournure particulière des humeurs des femmes en couche eſt vraiſemblablement propre à favoriſer le développement de la matière que cette éruption préſente.

La miliaire blanche eſt celle qui conſtitue le plus ſouvent, dit-on,

une maladie propre & qui n'eſt point l'effet accidentel du régime : elle ſe préſente d'abord ſous la forme de petits boutons rouges, au ſommet deſquels il ſe forme, vingt-quatre heures après leur apparition, une véſicule jaunâtre, qui devient bientôt blanche ; ces véſicules, dans l'eſpace de deux ou trois jours, s'oblitèrent & s'effacent ; & ſe deſſéchant, tombent en écailles. A une éruption paſſée & diſſipée, il en ſuccède d'autres pendant le cours de la maladie ; lorſque la maladie prend un caractère dangereux, les anxiétés, le délire, l'aſſoupiſſement & les convulſions, ſont les principaux ſymptômes qui annoncent ce danger.

La miliaire eſt conſtamment jointe aux

aux ſueurs, & elle affecte rarement le viſage ; elle n'eſt point contagieuſe, & elle n'a point de durée déterminée, comme la petite-vérole & la rougeole. Cette éruption eſt rarement critique, circonſtance qui doit guider dans le traitement particulier de ce ſymptôme, puiſque dès-lors on n'a pas tant à craindre ſa ſuppreſſion. On eſt convaincu qu'un régime échauffant provoque l'éruption miliaire ; on doit, par conſéquent, s'abſtenir de tout moyen capable d'augmenter la chaleur du malade & de l'air qu'il reſpire : on doit donc ne lui donner que des couvertures légères, introduire ſouvent de l'air frais dans ſa chambre, & lui faire prendre des boiſſons adouciſſantes & tempérées : les boiſſons

froides peuvent nuire ; car s'il importe de ne pas augmenter l'éruption, on doit au moins éviter la répercuſſion : tels ſont les ſoins particuliers qu'exige l'éruption miliaire ; quant au traitement de la maladie en général, il doit être déterminé par la nature & les circonſtances de la fièvre à laquelle l'éruption ſe trouve jointe, de ſorte que, ſi la fièvre eſt puerpérale, inflammatoire, bilieuſe, putride, &c. le traitement doit varier comme elle.

Des Hémorrhagies.

Il ne s'agit point ici de cette effuſion de ſang qui dépend de l'action de certaines cauſes externes, telles que les chocs, les bleſſures, &c. ou de cauſes internes, telles que le

ſcorbut & une diſſolution putride du ſang ; mais de ces écoulemens qui ſemblent tenir à la conſtitution même de l'économie animale dans l'eſpèce humaine, qui préſentent le caractère d'une fonction naturelle & néceſſaire, ou qui du moins ſont l'effet d'une cauſe active intérieure, & le réſultat d'une ſuite d'efforts tendans, comme ceux de la fièvre, à la conſervation de l'individu, quoique les erreurs où la nature eſt ſouvent entraînée à cet égard produiſent quelquefois un effet tout contraire.

Les efforts dont l'hémorrhagie eſt la ſuite ſont aſſez caractériſés par le froid des extrémités, par la tenſion & le ſentiment de plénitude qu'on éprouve à la partie par où l'hémor-

rhagie doit ſe faire, & par le ſpaſme des différentes parties du corps, dont l'effet eſt de pouſſer le ſang vers l'endroit par lequel il doit s'écouler. Lorſque la congeſtion eſt formée, la partie qui en eſt le ſiége ſe gonfle & devient rouge, & on y éprouve de la chaleur & de la démangeaiſon; alors, indépendamment des cauſes accidentelles & étrangères qui peuvent favoriſer l'hémorrhagie, il coule une certaine quantité de ſang, qui s'arrête de lui-même après avoir coulé plus ou moins de tems.

Les cauſes alléguées ordinairement pour expliquer les hémorrhagies ne ſont qu'acceſſoires, quand elles ont lieu, & n'exiſtent pas le plus ſouvent; telles ſont l'éroſion, la foibleſſe &

le déchirement des petits vaiſſeaux, les matières âcres, les léſions ou les contuſions occaſionnées par les corps extérieurs, la conſtipation, les obſtructions. Les hémorrhagies tiennent à un principe plus fixe & moins précaire : la diſpoſition qu'elles ont à devenir habituelles & périodiques, ſuffiroit ſeule pour exclure l'idée de toutes ces cauſes étrangères, ou dont l'action eſt du moins ſubordonnée à la cauſe active & intérieure qui les produit.

De l'Hémorrhagie du nez.

C'eſt la nature elle-même qui indique l'ordre qu'on doit ſuivre ici en parlant des hémorrhagies ; car les écoulemens ſanguins d'un caractère actif qu'é-

prouve l'économie du corps humain commencent par ceux du nez ; enſuite viennent ceux de la poitrine, qui ſont ſuivis par ceux des parties inférieures du corps, tels que le vomiſſement de ſang, les hémorrhoïdes, & l'hématurie ou piſſement de ſang, &c. Ces divers ordres d'hémorrhagies ont lieu à différens âges, de manière que les congeſtions ſanguines dont elles ſont l'effet, ſemblent ſuivre les diverſes déterminations que la nature imprime aux humeurs dans l'exécution de ſon plan primordial, relativement à la formation & au développement des différens organes du corps. Dans le premier âge de la vie, les humeurs ont une tendance particulière vers la tête, & les croûtes

laiteuſes des enfans en ſont l'effet ordinaire. Ces hémorrhagies du nez ſont affectées à la première jeuneſſe : depuis l'âge de dix-ſept à dix-huit ans, la direction des humeurs eſt fortement marquée vers la poitrine, & ſe manifeſte par des regorgemens dans cette partie, dont le crachement de ſang, ou du moins une grande gêne de la reſpiration, ſont une ſuite ; auſſi les anciens Médecins avoient-ils déjà obſervé que ce période de tems étoit celui où l'on avoit le plus à redouter les affections de poitrine, & ſur-tout la phthiſie. Dans l'âge poſtérieur à celui-là, le torrent des humeurs, en ſe calmant, va s'accumuler, comme pour y reſter en ſtagnation, dans les viſcères du bas-

ventre, & y développe un nouvel ordre d'affections, dont les plus ordinaires & les plus connues, ſont les hémorrhoïdes & l'hypocondriaciſme. D'après ces obſervations, l'hémorrhagie du nez eſt une affection commune dans les jeunes gens, quoique les perſonnes de tout autre âge n'en ſoient pas exemptes. La conſtitution pléthorique & ſanguine peut bien, ſans doute, y influer; mais elle paroît tenir principalement à une certaine diſpoſition encore peu connue du tempérament; car les perſonnes ſujettes à l'hémorrhagie du nez, ne ſont pas celles chez leſquelles ſe manifeſte la plus grande pléthore.

Le ſang, pour l'ordinaire, ne coule que d'une ſeule narine: les femmes

ſont moins ſujettes que les hommes à cette eſpèce d'hémorrhagie, & l'on en ſent facilement la raiſon ; elle eſt annoncée par la douleur & la peſanteur de tête, par un viſage & des yeux rouges, par un ſentiment de gêne & une démangeaiſon du nez, par le froid des extrémités, & quelquefois par une certaine tenſion du ventre.

L'hémorrhagie du nez qui ſurvient aux jeunes gens n'eſt point ou eſt peu dangereuſe : elle eſt ſouvent critique & ſalutaire dans les fièvres ; elle eſt utile auſſi dans la vieilleſſe, quoiqu'elle indique cependant un état de pléthore qui peut devenir funeſte.

Si l'hémorrhagie du nez eſt une ſuite de la pléthore ou d'un certain

tempérament qui néceſſite cette évacuation, on doit moins la conſidérer comme une maladie que comme une affection qui peut le devenir, & qu'on doit ſurveiller pour l'empêcher de devenir immodérée : il ſuffit pour cela d'écarter toutes les cauſes d'échauffement, & de tâcher de tempérer le mouvement trop rapide des humeurs; le malade doit être expoſé à l'air froid, prendre des boiſſons acidulées avec le jus de citron, la groſeille ou le vinaigre. On lui aſpergera le viſage avec de l'eau froide. Si l'écoulement du ſang alloit juſqu'à la ſyncope, il ne faudroit point tâcher de ranimer le malade par des échauffans : la ſyncope ceſſera d'elle-même, & arrêtera l'hémorrhagie; lorſqu'elle

eſt ſujette à revenir fréquemment, on doit tenir continuellement le ventre libre. La ſaignée du bras, qui eſt propre à diminuer & à prévenir la pléthore, peut produire auſſi une diverſion utile ; mais elle eſt plus néceſſaire aux adultes qu'aux jeunes gens. Le malade doit toujours ſuivre un régime rafraîchiſſant : les bains des pieds ſeront quelquefois employés pour affoiblir la détermination du ſang vers la tête ; enfin s'il y a un ſpaſme ſenſible, on peut donner de tems en tems quelques cuillerées d'une potion anti-ſpaſmodique, compoſée avec quatre onces d'infuſion de fleurs de tilleul, un demi-gros de nitre, un demi-gros de teinture de caſtoreum, autant de liqueur anodine d'Hoffman, & une once de ſyrop d'œillet.

De l'Hémoptyſie.

L'hémoptyſie eſt un crachement de ſang, accompagné d'une toux plus ou moins conſidérable, qui annonce que ce ſang vient des poumons. C'eſt la plus fréquente de toutes les hémorrhagies, après celle du nez, à cauſe du tiſſu foible des poumons & de la quantité du ſang qui circule dans leurs vaiſſeaux : elle eſt auſſi la plus dangereuſe après celle du cerveau ; car elle eſt ſouvent le principe de la phthyſie.

Elle peut dépendre de pluſieurs cauſes, quoique la principale, & celle qui mérite le plus d'attention, dérive de cette direction particulière que la nature donne aux humeurs, ſuivant les divers âges. Les cauſes extérieures

ou

ou intérieures de l'hémoptyſie indépendantes de cette direction ſont les bleſſures produites par des corps pointus ou tranchans, les efforts de la poitrine, faits en ſautant, en chantant, en parlant, en ſoulevant de lourds fardeaux ; les matières âcres qui corrodent les membranes & les vaiſſeaux de cet organe ; les congeſtions inflammatoires, telles que celles qui ont lieu dans la péripneumonie, & qui, pour l'ordinaire, ſont accompagnées de crachement de ſang ; enfin, la ſuppreſſion des autres écoulemens ſanguins, tels que le flux hémorrhoïdal & le flux menſtruel, peut donner lieu à l'hémoptyſie.

L'hémoptyſie eſt ſouvent une maladie héréditaire, parce qu'elle tient

à une certaine conformation de la poitrine, & que celle-ci ſe tranſmet ordinairement par la génération ; auſſi y a-t-il des ſignes extérieurs qui font connoître les ſujes qui ſont diſpoſés naturellement à cette maladie : quelques-uns de ces ſignes ſont une poitrine étroite, un col long & des épaules élevées ; une certaine texture des ſolides, telle que des vaiſſeaux déliés & foibles, & une grande irritabilité toujours jointe à une pareille conſtitution, diſpoſent beaucoup auſſi à l'hémoptyſie. Mais il eſt aiſé de concevoir combien les cauſes extérieures peuvent fortifier cette diſpoſition naturelle, & la rendre effective ; & ces cauſes extérieures ſont tout ce qui peut raréfier

ou comprimer le ſang dans les vaiſſeaux de la poitrine.

L'hémoptyſie s'annonce par la gêne de la reſpiration, par un ſentiment de plénitude & d'embarras dans la poitrine, par des douleurs plus ou moins fortes dans un ou différens endroits de cette partie du corps, par une certaine titillation ou irritation à la partie ſupérieure de la trachée-artère. Ce ſentiment d'irritation eſt bientôt ſuivi de la toux, & celle-ci la ſortie du ſang. La toux eſt le ſymptôme qui caractériſe principalement l'endroit d'où le ſang tire ſa ſource. Lorſqu'il vient de l'intérieur de la bouche, la toux n'a pas lieu. Le ſang qui ſort des poumons eſt d'une couleur vermeille & un peu écumeux,

& peut ſe diſtinguer de celui qui vient de l'eſtomac ; car ce dernier eſt moins rutilant, a une couleur foncée, une conſiſtance plus épaiſſe, & entraîne avec lui des matières qui étoient contenues dans l'eſtomac.

Le crachement de ſang n'eſt dangereux, en général, que par ſes ſuites : elles ſont peu à craindre, lorſqu'il a pour cauſe la ſuppreſſion des règles, ſur-tout s'il ne laiſſe après lui ni toux, ni difficulté de reſpirer.

Les remèdes aſtringens, & en général tous les moyens répercuſſifs, entraînent plus ou moins de danger dans le traitement de l'hémoptyſie.

La ſaignée du bras eſt le remède le plus direct & le plus efficace auquel on puiſſe recourir dans le cra-

chement du ſang ; on donnera enſuite des boiſſons tempérantes, telles que le petit-lait dans lequel on aura fait diſſoudre quelques grains de nitre. L'eau froide peut être utile ; mais il ne faut point qu'elle ſoit à la glace. Il y auroit à craindre qu'elle ne produisît une répreſſion trop ſubite & trop forte du ſang, qui par-là pourroit former des ſtaſes dangereuſes. Le malade ne doit prendre que très-peu de nourriture pendant le crachement de ſang. Les purgatifs rafraîchiſſans lui ſont très-convenables ; on le purgera donc avec deux onces de manne, deux gros de ſel de glauber & une once & demie de tamarins. On doit éviter tout ce qui pourroit l'échauffer, l'air & les vêtemens trop

chauds, les boiſſons ſpiritueuſes, les alimens âcres & échauffans, & ſurtout les exercices violens.

Dans le cas d'une humeur acrimonieuſe, telles que les dartres, on appliquera un veſſicatoire ſur la poitrine. Si la ſuppreſſion des hémorrhoïdes avoit donné lieu à l'hémoptyſie, il faudroit appliquer les ſang-ſues à l'anus. Dans le cas de ſuppreſſion du flux menſtruel, on auroit recours aux moyens déjà indiqués pour le rétablir. Lorſque le crachement de ſang a ceſſé, ſi la toux ſubſiſte encore, il faut, pour prévenir la phthyſie, qui en ſeroit probablement la ſuite, faire appliquer un cautère au bras, tenir le malade à une diète ſévère, & le nourrir avec des farineux & du lait.

Le quinquina, qui eſt utile dans certaines phthyſies, ſeroit nuiſible ici; un des moyens les plus sûrs eſt de recourir de tems en tems à la ſaignée; mais cette ſaignée, faite dans la vue de dégorger les poumons, doit être très-petite, pour ne pas trop affoiblir le malade.

Du vomiſſement de ſang.

J'ai déjà dit, dans l'article précédent, que lorſque le ſang vient de l'eſtomac, le fluide n'a pas cette couleur vermeille qu'il préſente dans l'hémoptyſie : le vomiſſement de ſang eſt auſſi exempt de toux ; le malade eſt foible, abattu, a des défaillances, & éprouve un ſentiment de peſanteur qu'il rapporte au creux de l'eſtomac.

Quoique l'hémorrhagie de l'eſtomac ne puiſſe pas auſſi ſouvent être conſidérée comme une maladie active, cependant les ſignes qui annoncent le ſpaſme & un certain degré d'action de la part des ſolides, tels que la fièvre & le froid des extrémités, accompagnent quelquefois le vomiſſement de ſang, à moins que ces derniers ſymptômes ne ſoient l'effet de la foibleſſe qui caractériſe cette affection.

Cette foibleſſe contr'indique ici la ſaignée, néceſſaire dans les hémorrhagies dont on a parlé précédemment : on pourroit tout au plus appliquer les ſang-ſues à l'anus, ſi le vomiſſement de ſang dépendoit de la ſuppreſſion des hémorrhoïdes, & s'il y avoit une pléthore conſidérable.

Il faut au contraire ranimer le malade, en lui frottant les extrémités avec du vin, & en lui faiſant ſlairer du vinaigre ; on lui fera prendre intérieurement une décoction d'orge ou de piſſenlit, aiguiſée avec le jus de citron ou le vinaigre ; on doit débarraſſer les inteſtins des matières qui les ſurchargent, & qui peuvent, par leur preſſion, contribuer à l'engorgement des vaiſſeaux du bas-ventre. S'il y a de la tenſion dans cette partie, on y fera des fomentations émollientes : on peut donner auſſi quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange dans de l'eau ſucrée ; c'eſt un moyen de diminuer le ſpaſme, & de donner du ton aux extrémités affoiblies des vaiſſeaux par leſquels le ſang s'échappe.

Des Hémorrhoïdes.

On appelle hémorrhoïdes de petites tumeurs qui ſe forment ſur le bord de l'anus, & qui verſent quelquefois du ſang ; dans ce cas, on les appelle hémorrhoïdes ouvertes ; d'autres fois le ſang y demeure en ſtagnation, & ne ſort point : c'eſt ce qu'on nomme des hémorrhoïdes aveugles. Elles ſont indolentes pour l'ordinaire ; mais quelquefois elles s'enflamment, & deviennent très-douloureuſes : dans ce cas, on a recours, comme dans l'inflammation, aux fomentations émollientes, à la vapeur de l'eau chaude, & à l'ouverture des hémorrhoïdes par les ſang-ſues ou avec la lancette, qui, en donnant une iſſue

au ſang ſtagnant, ne manquent point de calmer la violence des ſymptômes. Le ſang réduit à cet état de ſtagnation, peut, par un trop long ſéjour, acquérir un certain degré d'acrimonie, & donner lieu à la fiſtule.

Les hémorrhoïdes ouvertes produiſent un écoulement de ſang plus ou moins abondant : elles ont moins d'inconvéniens que les hémorrhoïdes aveugles, à moins qu'elles ne ſoient exceſſives ; elles ſont quelquefois périodiques, comme les règles des femmes, & néceſſaires à quelques perſonnes d'un tempérament particulier. S'il y a des hémorrhoïdes qui ſont l'effet de quelques cauſes accidentelles, il y en d'autres qui ſont d'une nature active, & qui tiennent

à la conſtitution de certains ſujets. Ces dernières ne dépendent pas plus de la pléthore que l'hémorragie du nez, & que le flux menſtruel. Lorſque le flux hémorrhoïdal fait partie de la conſtitution, il veut être plutôt dirigé que ſupprimé ; il eſt prouvé, par l'obſervation, que lorſque cet écoulement ſe ſupprime dans certaines perſonnes, il diſpoſe à un grand nombre d'affections très-graves, & qu'il remédie à beaucoup de maux lorſqu'on le rétablit.

Le flux hémorrhoïdal eſt quelquefois occaſionné par des cauſes étrangères à la conſtitution, telles que des alimens âcres, des boiſſons échauffantes, la compreſſion produite par des excrémens durcis ſur les vaiſſeaux

des derniers inteſtins ; alors, il ſuffit d'écarter ces cauſes, ou de leur oppoſer leurs contraires pour faire ceſſer le flux hémorrhoïdal.

Les hémorrhoïdes conſtitutionnelles ou dépendantes du tempérament, s'annoncent, comme la fièvre, par un appareil de ſymptômes qui indique un effort de la nature : tels ſont les vertiges, la laſſitude, les douleurs & les ſpaſmes des différentes parties du corps, la démangeaiſon & la chaleur du fondement.

Dans cet état, on n'a pas autre choſe à preſcrire au malade, que de ſe tenir au régime, de ſe borner à une nourriture douce & peu abondante, de prendre des boiſſons tempérantes, & d'éviter l'exercice & le mouve-

ment. Si le flux hémorrhoïdal devenoit exceſſif, il faudroit ſoigneuſement éviter tout ce qui peut échauffer, débarraſſer les inteſtins de tout ce qui peut les irriter, par des fomentations faites avec de l'eau fraîche où l'on aura mis un peu de vinaigre ou d'alun, mais dirigées de manière que l'écoulement ne s'arrête point tout-à-coup.

Pour prévenir le retour des hémorrhoïdes, ou pour diminuer le beſoin de cet écoulement, le malade doit également éviter & la vie ſédentaire, & les mouvemens trop violens, la nourriture trop ſucculente, les boiſſons ſpiritueuſes, & ſe tenir le ventre libre.

Quelquefois, au lieu de ſang, il ſort du fondement une humeur mu-

queuſe plus ou moins âcre : ce moyen de décharge n'eſt pas moins néceſſaire à certaines perſonnes, que les hémorrhoïdes ſanguines ; c'eſt une criſe qui leur épargne des congeſtions ſur d'autres parties du corps, qui ſeroient peut-être plus dangereuſes. Les hémorrhoïdes muqueuſes ſuppléent quelquefois, dans les femmes, au flux menſtruel, lorſqu'il a ceſſé : cette excrétion, ainſi que les hémorrhoïdes ſanguines, a beaucoup de rapport avec les dartres & d'autres maladies cutanées qu'elle remplace. Pour ne point la répercuter, on ſe bornera à laver la partie par laquelle ſe fait l'écoulement ou le ſuintement avec une infuſion de fleurs de mauve, & à faire en ſorte de modérer l'acri-

monie des humeurs, par un régime doux, par un exercice modéré, & par le ſuc des plantes amères & ſavonneuſes, tels que la chicorée, la poirée, la laitue, &c.

Lorſque les hémorrhoïdes ſe ſont dévoyées & ont formé des congeſtions ſur des parties voiſines ou éloignées, dont les ſuites peuvent être à craindre, le moyen le plus efficace qu'on puiſſe employer pour les éviter, c'eſt l'application des ſang-ſues à l'anus.

On ne parlera point ici du flux menſtruel, cet objet ayant été traité dans la partie de cet Ouvrage où il s'agit des affections propres aux femmes.

Du Piſſement de ſang.

Il ne faudroit point donner ce nom à un écoulement de ſang pur qui ſe feroit goutte à goutte par l'urèthre, ou qui ſeroit plus abondant ; il mériteroit plutôt celui d'*hémorrhoïdes de l'urèthre*. Le ſang qui peut couler auſſi dans une gonorrhée violente, ou après l'orgaſme d'un coït trop répété, dans les calculs & autres circonſtances, &c. ne doit pas non plus être appelé piſſement de ſang.

La véritable hématurie ou piſſement de ſang, qu'on puiſſe regarder comme une hémorrhagie active, eſt une maladie fort rare ; mais dont cependant des Auteurs rapportent des exemples.

Le ſang, dans le piſſement de ſang,

eſt mêlé avec l'urine ; lorſqu'il y eſt en grande quantité, il s'en dépoſe une partie au fond du vaſe où l'on a mis l'urine ; lorſqu'il a ſéjourné quelque tems dans la veſſie, il donne une couleur brune à l'urine.

Si le piſſement de ſang a lieu dans une perſonne qui a déjà été ſujette aux hémorrhoïdes, l'application des ſang-ſues à l'anus eſt un moyen indiſpenſable ; dans des ſujets qui n'auroient jamais eu le flux hémorrhoïdal, s'il y avoit des ſignes manifeſtes de pléthore, il faudroit employer la ſaignée. Dans les cas où ces ſignes n'exiſteroient point, on ſe borneroit à preſcrire une diète ſévère, des boiſſons tempérantes, telles que le petit-lait, l'eau de veau, une décoc-

tion de chiendent, &c. & à établir la liberté du ventre par un purgatif doux, & par des lavemens faits avec une décoction de graine de lin.

Les urines ſont mêlées de ſang dans différentes circonſtances qui font du piſſement de ſang un ſymptôme de différentes maladies, qu'il n'eſt point de mon objet de traiter ici.

De certaines dégénérations des Humeurs.

Si le ſang & les humeurs, par l'effet d'une direction particulière, & d'une trop grande accumulation dans certains organes du corps, produiſent des affections plus ou moins graves, telles que les hémorrhagies dont on vient de parler, la dégénération ſoit du ſang, ſoit des autres humeurs qui

le conſtituent ou qui en proviennent, donne lieu à un bien plus grand grand nombre de maladies, dont pluſieurs ſont encore plus dangereuſes. Quelgues-unes de ces maladies ſe manifeſtent dans les premières années de la vie : telle eſt le rachitis, dont il a été queſtion en traitant des maladies des enfans, & qui tient à une nutrition imparfaite, & à un développement vicieux des parties oſſeuſes. Les écrouelles, qui dépendent vraiſemblablement d'un vice du ſuc lymphatique, attaquent avant l'âge de la puberté, & ne ſont pas une des dégénérations des humeurs les moins à redouter. Comme il n'en a pas été fait mention lorſqu'on a parlé des maladies des enfans, elle ſera la première dont je vais m'occuper.

Des Ecrouelles.

Cette maladie ſe manifeſte par de petites tumeurs indolentes & mobiles, qui n'altèrent point la couleur de la peau, & qui affectent pour l'ordinaire tout le ſyſtême glanduleux : les glandes du col paroiſſent être attaquées les premières : elles reſtent long-tems dans le même état ; mais vers la ſeconde année de l'apparition, quelques-unes de ces tumeurs s'amolliſſent, la peau qui les couvre devient pâle, & elle s'ouvre quelquefois en différens endroits, & laiſſe échapper un fluide qui n'eſt point un pus bien conditionné, mais une matière plus ſéreuſe, qui le devient de jour en jour davantage, & qui préſente à la

ſin une ſubſtance ſemblable à du lait caillé, mêlé avec elle. L'ulcère qui réſulte de l'ouverture de la tumeur eſt irrégulier dans ſa forme, & devient rarement calleux ſur ſes bords : il ſe cicatriſe difficilement. La cicatrice qui eſt indélébile, préſente des vuides dans certains endroits, & un caractère qui indique ſon origine. A une tumeur & à un ulcère il en ſuccède d'autres, qui ſe terminent de même, & cette ſucceſſion a lieu juſqu'à ce que le malade s'eſt entièrement rétabli ou a ſuccombé. Cependant toutes les tumeurs ne ſont point ſuivies d'ulcères.

Le malade périt pour l'ordinaire, lorſque les glandes des poumons & celles du méſentère s'ulcèrent ; car

cette ulcération donne lieu à la phthyſie pulmonaire & à la phthyſie méſentérique.

Il n'eſt pas aiſé de déterminer la nature des écrouelles, qu'il ne faut pas confondre avec le ſquirrhe, ni avec le goître, qui ſont des affections bornées à une partie, tandis que les écrouelles affectent toutes les glandes conglobées & tout le ſyſtême lymphatique. Des auteurs penſent que le *virus* écrouelleux tire ſon origine du principe goutteux ou du principe vénérien ; ce qui eſt très-incertain : du moins les remèdes qu'on oppoſe aux affections arthritiques & vénériennes, n'ont pas eu eu un grand ſuccès dans le traitement des écrouelles.

On peut être facilement induit en

erreur par l'apparence de ſanté & de fraîcheur que préſentent quelquefois des enfans qui ſont très-diſpoſés aux écrouelles : ils ont, pour l'ordinaire, la plus belle peau & le teint le plus fleuri ; mais on peut remarquer en eux une certaine molleſſe des chairs, & une élévation au-deſſus de la lèvre ſupérieure. Quelquefois auſſi elles s'annoncent par un état maladif, par des éruptions à la peau, par des inflammations fréquentes des yeux, par une foibleſſe générale, & ſur-tout par celle des organes de la digeſtion.

On n'a pas encore plus de lumières ſur les remèdes qui conviennent aux écrouelles, qu'on n'en a ſur la nature de cette maladie ; on a employé le mercure, l'antimoine, l'eau de mer,

mais

mais ſans aucun ſuccès déciſif. Les eaux minérales ont réuſſi quelquefois : on en a employé dedifférentes natures, ſans qu'il y ait eu aucune différence dans leurs effets, ce qui prouve qu'elles n'agiſſent, dans ce cas, que par leur principe aqueux. Les feuilles de ciguë appliquées en cataplaſme, ou l'emplâtre de ciguë, ont quelquefois contribué à diſſiper des tumeurs écrouelleuſes opiniâtres. Cependant, en général, les fomentations ſont inutiles, ſi elles ne ſont pas nuiſibles.

Les écrouelles ſont donc une de ces maladies qu'il faut abandonner au tems & aux ſoins de la nature, en tâchant de les ſeconder par un bon régime ; en effet, la maladie ceſſe ordinairement d'elle-même, quelque

remède qu'on ait employé, & même quoiqu'on n'en ait point employé du tout. Le parti le plus sûr qu'on puisse prendre, c'est donc de s'en tenir à un bon régime, de procurer au malade un bon air, une nourriture saine, de lui faire prendre de tems en tems quelques fortifians, sans en abuser. La décoction des plantes amères peut lui être salutaire; & comme la foiblesse & la tonie dominent dans sa constitution, on pourroit retirer quelques bons effets du bain froid.

Du Scorbut.

On reconnoît le scorbut à des taches bleuâtres répandues sur les différentes parties du corps, à des gencives gonflées qui saignent faci-

lement, à une haleine puante, à des douleurs dans les membres, & ſurtout à une grande impuiſſance pour le mouvement, effet ordinaire d'une extrême foibleſſe : lorſque le mal eſt à ſon comble, il ſurvient des hémorrhagies ſpontanées dans les différentes parties du corps, qui annoncent la diſſolution putride du ſang.

On a fait ſur le ſcorbut diverſes diſtinctions, qui, après un mûr examen, ont paru n'avoir aucun fondement. On l'a diſtingué en ſcorbut de terre & en ſcorbut de mer, en ſcorbut chaud & en ſcorbut froid, en ſcorbut acide & en ſcorbut alkalin, &c. mais il paroît qu'il n'y a qu'un ſcorbut qui tire ſon principe d'une acrimonie qui fait dégénerer le

ſang, & finit par détruire ſa conſtitution. Les perſonnes qui ſe nouriſſent d'alimens âcres & ſalés, qui habitent un climat humide & froid, qui boivent habituellement des eaux ſtagnantes & corrompues, dont la tranſpiration eſt ſouvent interceptée, ſont dans le cas de contracter cette eſpèce d'acrimonie qui détruit la texture du ſang. Le défaut de ſubſtances végétales diſpoſe au ſcorbut, & on le prévient par-tout où l'on ſe trouve, lorſqu'on en peut mêler à ſes alimens. Le défaut d'exercice & l'excès du travail contribuent également à la production du ſcorbut, parce que l'un & l'autre diminuent les forces. Le chagrin & toutes les affections triſtes qui jettent l'ame & le corps dans l'inertie, ſont

une des cauſes les plus puiſſantes du ſcorbut.

Cette maladie peut être auſſi une ſuite de la pléthore du foie & de la rate, parce que le ſang s'y trouvant dans une grande ſtagnation, acquiert une acrimonie qui altère ſa conſtitution; de ſorte qu'on voit quelquefois le ſcorbut accompagner l'affection hypocondriaque.

L'expoſition qui a été faite des cauſes qui concourent à la production du ſcorbut indiquent aſſez les moyens qu'on doit lui oppoſer. Un bon air, des eaux ſaines, de la viande qui ne ſoit point ſalée, ni gâtée, des végétaux frais, un exercice modéré, une tranſpiration bien entretenue, une ſituation de l'ame qui n'admette

point les idées triſtes, tels ſont les principaux moyens d'arrêter les progrès du ſcorbut, & de rétablir la conſtitution des humeurs. Les fortifians peuvent convenir, & aider la guériſon; mais il faut qu'ils ſoient joints aux autres moyens, ſur-tout à la nourriture végétale. On peut faire uſage du vin & du ſyrop antiſcorbutique, ainſi que des eaux aérées: on frottera les gencives avec du miel roſat; le ſcorbut ſe guérit facilement, lorſqu'on peut faire ceſſer les cauſes qui l'ont produit.

Du Rhumatiſme.

On place le rhumatiſme ici, au lieu de l'avoir mis dans la claſſe des maladies inflammatoires, parce qu'il

paroît évidemment tenir à un vice particulier des humeurs, ſoit tranſmis par la génération, ſoit acquis par un mauvais régime, & par l'effet des circonſtances où ceux qui en ſont atteints ſe ſont trouvés, telles que l'humidité ſupportée pendant long-tems, ou paſſagèrement, lorſque le corps étoit chaud.

On le diſtingue en rhumatiſme aigu & en rhumatiſme chronique. Cette maladie eſt plus commune dans les pays froids & humides, que dans les climats ſecs & tempérés. Elle règne au printems & en automne, ce qui prouve qu'elle eſt encore moins l'effet du chaud ou du froid, que celui du paſſage ſubit de l'un à l'autre. L'âge de la plus grande vigueur du corps

eſt celui que le rhumatiſme ſemble attaquer de préférence, quoique tous les âges, & la vieilleſſe plus que l'enfance, y ſoient ſujets. Le tempérament qu'il affecte le plus eſt le tempérament ſanguin.

Le rhumatiſme eſt caractériſé par des douleurs plus ou moins vives des muſcles & des articulations, qui tiennent plus ou moins de la nature de l'inflammation, & dont la ſuppuration eſt rarement la terminaiſon critique.

Il diffère de la goutte, en ce qu'il attaque ordinairement les grandes articulations, telles que celles du bras, de l'épaule, des cuiſſes & des genoux, & rarement celles des pieds & des poignets, qu'affecte plus particu-

lièrement la goutte. La cauſe de cette dernière affection paroît d'ailleurs plus interne que celle du rhumatiſme, & moins dépendre des cauſes accidentelles & extérieures. La goutte eſt plus fixe; & ceux qui l'ont éprouvée une fois, y ſont plus régulièrement ſujets que ceux qui ont éprouvé les atteintes du rhumatiſme, ne le ſont au retour de celui-ci.

Le rhumatiſme aigu commence, comme la fièvre, par le friſſon, qui fait place à la chaleur, & à un pouls ſerré ſuccède un pouls plein & dur. Les douleurs qui avoient commencé de ſe faire ſentir avant la fièvre, deviennent plus fortes : elles attaquent ſouvent pluſieurs articulations à-la-fois. Quelquefois la douleur ſe borne

à une articulation, & elle ſe porte ſouvent d'une articulation à l'autre, pour revenir à la première. Elle ſe fait ordinairement ſentir davantage le ſoir : la partie où eſt le ſiége de la douleur ſe gonfle & devient rouge ; & ſouvent lorſque ce gonflement & cette rougeur paroiſſent, la douleur ſe calme un peu : le malade ſue communément ; mais cette ſueur n'eſt guère critique, & ne diminue preſque point les douleurs. A meſure que le relâchement & la détente font des progrès, les urines, qui n'étoient d'abord que colorées, dépoſent de plus en plus un ſédiment briqueté.

Quoique la fièvre ſoit inflammatoire, elle eſt ordinairement accom-

pagnée d'une diſpoſition bilieuſe. Le ſang qu'on tire aux malades préſente cette croûte couenneuſe qui a lieu dans les maladies inflammatoires. Comme la douleur attaque quelquefois les parties muſculeuſes, ſi les muſcles de la poitrine ſont affectés, il en réſulte une eſpèce de fauſſe pleuréſie. Le rhumatiſme, qui eſt une maladie plus douloureuſe que mortelle, ſe termine ordairement en deux ou trois ſemaines, par les ſueurs & par les urines.

Indépendamment de l'inflammation, le rhumatiſme préſente une diſpoſition particulière dans la ſubſtance des muſcles; on a trouvé dans les interſtices des parties muſculeuſes de l'organe affecté, une excrétion de ma-

tière gelatineuſe, analogue à celle qui forme & entretient les muſcles, comme la goutte préſente quelquefois un dépôt de matière tophacée, ſemblable à la ſubſtance ſolide des os. Ces circonſtances bien approfondies pourront peut-être un jour nous donner des lumière ſur la nature de ces deux maladies : on ſemble autoriſé à ſoupçonner qu'elles ſont fondées ſur quelque vice de la nutrition des os & des muſcles, ſur quelqu'erreur de la nature dans la préparation des ſucs qui ſervent à leur entretien ; il n'eſt que trop vrai qu'elle paroît ſouvent diſpoſée à former une plus grande quantité de telle ou de telle humeur que les beſoins de la machine animale ne l'exigent. Les humeurs deſtinées

à la nutrition des muſcles ou des os peuvent être ſurabondantes comme la bile : il eſt certain que les perſonnes ſujettes au rhumatiſme & à la goutte ſont pour l'ordinaire de la claſſe des ſujets fortement conſtitués.

Le rhumatiſme aigu doit être traité comme toute autre maladie inflammatoire, parce que les ſymptômes de l'inflammation ſont ceux qui dominent le plus : on doit, par conſéquent, employer la ſaignée, qu'on répétera ſelon la violence de la maladie & la vigueur du malade ; ſa boiſſon ſera du petit-lait, ou une tiſanne de chiendent & de réglisſe, avec un demi-gros de nitre ſur une pinte. Le malade doit s'abſtenir de toute nourriture animale : ſa nourri-

ture doit conſiſter en panades, crême de riz, gruau, gelées de fruits.

On doit avoir égard à la diſpoſition bilieuſe qui accompagne ordinairement le rhumatiſme : on tâchera d'évacuer avec des purgatifs doux & rafraîchiſſans, tels que la manne & les tamarins. L'émétique eſt un moyen encore préférable, parce qu'il favoriſe les ſueurs, qui ſont ſouvent ſalutaires dans cette maladie.

Lorſque le ſpaſme commence à ceſſer & que le relâchement commence à ſe manifeſter par les ſueurs, il faut les favoriſer en enveloppant le malade avec de la flanelle, & en lui faiſant boire des boiſſons qui portent à la peau, telles que l'infuſion de fleurs de ſureau édulcorée avec le miel.

Le rhumatiſme aigu dégénère quelquefois en rhumatiſme chronique, qui peut cependant exiſter indépendamment de l'autre. La douleur, dans le rhumatiſme chronique, eſt plus fixe, & ſi elle attaque différentes parties, ce n'eſt que ſucceſſivement, & à de longs intervalles de tems. Cette eſpèce de rhumatiſme a des noms différens, ſelon les parties qu'il occupe. Il s'appelle *ſciatique*, lorſqu'il a ſon ſiége dans l'articulation de la cuiſſe avec l'os de la hanche. On lui donne le nom de *lumbago*, lorſqu'il affecte les muſcles & les vertèbres des lombes, celui de *torticolis*, lorſqu'il attaque les muſcles du col.

La fièvre ne fait point partie du rhumatiſme chronique, il n'y a point

non plus de gonflement ni de rougeur dans la partie affectée : elle eſt, au contraire, pâle & froide ; on y éprouve une certaine rigidité.

Il ſemble que le traitement de cette eſpèce de rhumatiſme demande des moyens oppoſés à ceux qu'exige le rhumatiſme aigu, parce qu'une certaine atonie ſemble dominer dans la partie affectée. On doit donc s'attacher à y rétablir le ton, & à y ranimer la chaleur. Pour remplir cet objet, on y fait des frictions ſèches avec une broſſe, on donne à la partie le mouvement qu'elle peut ſupporter, & on la tient continuellement couverte de flanelles : on la frotte auſſi avec l'onguent nervin : quant aux remèdes internes, on donne la décoction de

bois de gayac, faite à la doſe d'un gros pour une pinte de boiſſon ; on fait prendre auſſi la teinture de gayac, à la doſe d'un gros par jour en trois priſes, pour rétablir le ton & exciter les ſueurs.

Des Affections goutteuſes.

Ces affections ſont ordinairement héréditaires, paroiſſent indépendantes de toute cauſe externe, ſe manifeſtent rarement dans la jeuneſſe, & n'attaquent guère les perſonnes d'une conſtitution foible : celles qui mènent une vie oiſive & ſédentaire, qui mangent beaucoup & ſe nourriſſent d'alimens très-ſucculens, qui ont beaucoup de ſenſibilité, ou dont la ſenſibilité eſt augmentée par ce genre de

vie & par d'autres circonſtances, ſont plus ſujettes à la goutte, que les perſonnes d'une conſtitution contraire, qui travaillent & vivent ſobrement. Elle ne ſe montre guère avant l'âge de trente-ſix à quarante ans, quoiquoiqu'il y ait des exemples de perſonnes en qui elle s'eſt manifeſtée avant l'âge de trente ans: elle eſt ordinairement héréditaire dans celles-ci.

Les affections goutteuſes ont beaucoup de rapport avec l'état de l'eſtomac: elles ſont plus particulières aux hommes qu'aux femmes; les eunuques n'y ſont point ſujets; ce qui prouve qu'elles ne peuvent exiſter qu'avec une certaine force de la conſtitution.

Lorſqu'on eſt diſpoſé naturellement

à la goutte, les cauſes étrangères qui paroiſſent les plus propres à la déterminer, ſont l'abus de la bonne chère, de l'oiſiveté, des plaiſirs de l'amour, les chagrins, l'excès de l'étude & de l'application.

La goutte attaque différentes parties : les femmes ſont aſſez ſujettes à celle qui affecte vaguement les différentes parties du corps ; elle a ordinairement, chez elles, ſon ſiége aux articulations des mains. Celle qui attaque les pieds eſt plus particulière aux hommes ; & c'eſt de celle-ci qu'il doit être ſur-tout queſtion ici.

L'accès de goutte ſe manifeſte quelquefois tout d'un coup : cependant le plus ſouvent il s'annonce par des ſpaſmes, caractériſés par le froid des

extrémités, par la rentrée de la ſueur, par l'engourdiſſement du pied & de la jambe qui doit être affectée : l'eſtomac ſe dérange, l'appétit ceſſe, & le malade a des borborigmes ou des vents pluſieurs jours avant l'accès ; il arrive ordinairement pendant la nuit ; la douleur affecte ordinairement l'articulation du gros orteil : la douleur augmente par degrés, ainſi que la chaleur ; après avoir duré quelques heures, elles commencent à ſe calmer, & ceſſent entièrement après vingt-quatre heures : la partie cependant reſte rouge & gonflée pendantquelquetems. Les nuits qui ſuivent celle du premier accès ſont marquées, pendant quelques jours, d'un retour de douleur & de chaleur qui ſe pro-

longent juſqu'au matin. La maladie, après avoir duré plus ou moins de tems, ceſſe entièrement, & ne revient qu'après un certain intervalle de tems plus ou moins long; pendant cet intervalle, le malade jouit d'une bonne ſanté, & toutes ſes fonctions ſe font avec plus d'aiſance & de régularité qu'auparavant.

Les attaques de goutte deviennent plus fréquentes à meſure que la maladie devient plus ancienne; d'abord elles n'ont lieu que tous les trois ou quatre ans; enſuite tous les ans, puis deux fois dans une année; & enfin pluſieurs fois dans le cours d'une ſaiſon. Les accès deviennent auſſi plus longs. La goutte attaque les deux pieds, tantôt alternativement, &

tantôt tout à la fois : les jointures qui ont ſouffert des attaques multipliées deviennent roides, & finiſſent par perdre leur aptitude au mouvement ; il s'y forme même, chez quelques goutteux, des dépôts d'une matière crétacée, ſemblable à celle qui donne la ſolidité aux os, & qui ne contribue pas peu à rendre l'articulation immobile : cette matière ſe retrouve dans l'urine des goutteux, qui ſont ſujets auſſi aux affections néphrétiques.

Telle eſt la marche la plus régulière de la goutte ; lorſque la diſpoſition à cette maladie exiſte, & que ſes accès ne peuvent pas avoir lieu, elle ſe manifeſte par des affections morbifiques, dont les principales ſont les

dérangemens de la digeſtion, & l'hypocondriaciſme: elle peut auſſi donner lieu à diverſes affections de la tête & de la poitrine, telles que l'apoplexie, la paralyſie, l'aſthme, &c.

Le traitement de la goutte admet peu de remèdes, comme celui de toutes les maladies qui tiennent à la conſtitution primitive du corps, qu'on ne ſauroit changer : les plus sûrs ſont un bon régime, une nourriture végétale, l'exercice du corps, qui eſt propre à fortifier & à diminuer l'irritabilité, tandis que le régime & une nourriture peu ſucculente préviennent la ſurabondance des humeurs. Ces moyens ſont capables de prévenir, ou du moins de rendre moins fréquens les accès de goutte. Le lait & les

farineux ſont les ſubſtances qui conviennent le mieux ; les autres alimens fourniſſent trop ou trop peu de matière nutritive. L'exercice ne doit pas non plus être trop violent, parce qu'il affoibliroit ; mais il doit être conſtant. On doit éviter les vins acides : ceux qui ſont généreux, conviennent dans les cas de goutte irrégulière, dont les effets ſe manifeſtent ſurtout par l'affoibliſſement des facultés digeſtives : cette boiſſon ne convient point lorſqu'on eſt réduit au lait & aux végétaux pour toute nourriture ; car, dans ce dernier cas, le vin augmenteroit leur acreſcence. La plupart des remèdes particuliers, qui ont été ſucceſſivement à la mode, pour guérir la goutte, ne méritent

pas qu'on en parle : c'eſt du régime ſeul qu'on peut attendre quelque ſoulagement : les purgatifs doux, plus propres à tenir le ventre libre, qu'à irriter ou à affoiblir, doivent être employés de tems en tems dans les intervalles des accès ; la rhubarbe & la magnéſie peuvent très-bien remplir cet objet.

Pendant le paroxiſme ou accès de goutte, l'art a encore très-peu de choſe à faire : les remèdes qu'on a employés, tels que la ſaignée, les veſſicatoires, le moxa, les topiques émolliens, ou aromatiques, ou ſédatifs, ne ſont pas d'un effet bien sûr ; ils peuvent faire rentrer la goutte, & en produire la metaſtaſe, ou le tranſport dans quelqu'autre organe.

Les narcotiques peuvent être nuisibles: il faut se contenter de couvrir la partie affectée avec de la flanelle, de la laine ou du coton.

Lorsque la foiblesse donne lieu à la goutte irrégulière, qui se manifeste par la langueur & le trouble des organes digestifs, on doit faire usage des fortifians, tels que les infusions des plantes aromatiques, ou la substance de ces mêmes plantes réduites en poudre: on pourroit prendre tous les jours un demi-gros d'une poudre faite avec parties égales de gentiane & de petite centaurée dans de l'eau ou du bouillon; le quinquina, à la dose d'un demi-gros, pris dans de l'eau ou du vin vieux, est un moyen employé par beaucoup de gens. Les

martiaux conviennent auſſi ; on peut prendre les eaux ferrugineuſes, ou trente gouttes de teinture de mars tartariſée dans de l'eau ou du bouillon.

Lorſque la matière de la goutte rentre tout-à-coup, & ſe jette ſur quelqu'organe intérieur, il faut traiter l'affection qu'elle y produit, comme on la traiteroit ſi elle étoit produite par toute autre cauſe, en tâchant cependant de rappeler la goutte aux pieds, par des ſinapiſmes ou cataplaſmes faits avec de la ſemence de moutarde. On peut ſe ſervir de celui-ci : de la ſemence de moutarde pulvériſée, une once ; du levain aigre ou de la mie de pain, une once ; de ſel ammoniac, un gros ; de vinaigre & de miel, ſuffiſante quantité pour

donner à ces ſubſtances la conſiſtance d'un cataplaſme ; on l'appliquera à la plante des pieds.

Lorſque la goutte rentrée affecte l'eſtomac & les inteſtins, ſi le vomiſſement a lieu, on le favoriſera d'abord en donnant de l'eau ; enſuite on fera prendre au malade un peu de vin vieux, ou d'une potion ſpiritueuſe & calmante, telle que la ſuivante : un demi-gros de liqueur anodyne minérale d'Hoffman, douze gouttes anodynes de Sydenham, un ſcrupule d'eau de canelle orgée, une once de ſyrop de Stæchas, quatre onces d'eau de tilleul, mêlés pour une potion, dont on fera prendre une cuillerée toutes les demi-heures. On ſe conduira de la même manière à

l'égard de l'affection des inteſtins & de la diarrhée. Enfin, ſi la tête & la poitrine étoient affectées, on feroit appliquer un veſſicatoire ſur la partie affectée même ; dans le cas d'inflammation, on auroit recours à la ſaignée & aux autres moyens appropriés à cet état.

De la Maladie Vénérienne, & des différentes formes qu'elle prend.

Après le retour du premier voyage de Chriſtophe Colomb en Amérique, il ſe répandit tout-à-coup en Europe une maladie affreuſe, qui ſembloit d'autant plus menacer l'eſpèce entière de ſa deſtruction, qu'elle l'attaquoit juſques dans ſa ſource même. Cette maladie parut, dit-on, pour la pre-

mière fois en Italie, lorſque Charles VIII, Roi de France, alloit à la conquête de Naples, en 1494. Il y avoit des Eſpagnols dans l'armée françoiſe; ce qui fit croire que Chriſtophe Colomb l'avoit apportée d'Amérique en Eſpagne, d'où elle étoit paſſée en Italie. On la qualifia d'abord du nom de *mal-françois*; cependant pluſieurs Auteurs prétendent qu'elle étoit déjà connue en Europe avant que l'armée françoiſe paſſât en Italie. Il y en a même qui penſent qu'elle ſe montra d'abord ſous une forme épidémique & peſtilentielle, & qu'elle prit enſuite un caractère chronique & plus modéré, tel qne celui qu'elle a maintenant. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas douteux que, vers la fin du quinzième ſiècle,

il parut une maladie nouvelle, inconnue aux anciens, qui étoient trop attentifs à l'obſervation des maladies, & trop ſoigneux de les décrire, lorſqu'elles avoient un caractère auſſi tranchant pour ne nous en avoir pas laiſſé la deſcription, ſi la maladie vénérienne avoit régné de leur tems. Dans l'état actuel des choſes, elle ne ſe communique que par la voie de la contagion; de ſorte que toute perſonne qui ſe trouve affectée de la maladie vénérienne l'a contractée par un commerce très-intime avec une autre perſonne qui en étoit déjà infectée, à moins qu'elle n'en ait reçu le germe avec celui de la vie, par la voie de la génération.

La communication du mal vénérien

ne peut avoir lieu que par un contact immédiat, & par l'application de la matière vérolique d'un ulcère ouvert dans la perſonne qui le communique, à quelque partie de la perſonne qui la reçoit ; auſſi les parties génitales ſont-elles le ſiège ordinaire de la maladie. Elle peut cependant ſe communiquer par d'autres endroits ; on dit que l'enfant peut la recevoir de ſa nourrice par la bouche, & la nourrice la recevoir de ſon nourriſſon par le mamellon. Il eſt plus sûr qu'on la contracte par des baiſers laſcifs : les parties qui ſont en contact dans ces circonſtances ne ſont recouvertes que par une pellicule fine dont la chaleur dilate aſſez les pores pour laiſſer paſſer le virus vénérien, qui ne ſe tranſmet

jamais par la peau, à cauſe de ſa denſité, ſi elle n'eſt point dans le cas d'une ſolution de continuité.

Le pus ou la matière des ulcères vénériens paroît être le ſeul véhicule du virus.

L'affection vénérienne peut être locale ou générale; la première peut ſe préſenter ſous diverſes formes qui lui ont fait donner autant de noms différens: telles ſont la gonorrhée, le phimoſis & le paraphimoſis, le bubon, le chancre, les condylomes, les verrues, l'inflammation & le ſquirre de la proſtate, les exoſtoſes vénériennes, &c.

De la Gonorrhée.

La gonorrhée eſt un écoulement

par l'urètre d'une matière qui reſſemble à du pus : ce nom de gonorrhée eſt fondé ſur une erreur, & ſur l'idée où l'on a été long-tems que cette matière étoit de la ſemence; ce n'eſt pas même du pus. Il faut diſtinguer la gonorrhée qui ſurvient après un commerce impur, de la gonorrhée bénigne, qui provient d'un relâchement occaſionné par certaines boiſſons, telles que la bière, par l'abus des lavemens chauds, &c. & qui ſe guérit fort aiſément, en redonnant du ton aux parties relâchées : elle diffère auſſi de l'écoulement involontaire de la ſemence, ſoit pendant la veille, ſoit pendant le ſommeil. Celle-ci mériteroit à juſte titre le nom de gonorrhée, & c'eſt une maladie tout-

à fait différente de la gonorrhée virulente dont il eſt queſtion ici.

Elle ne ſe manifeſte pas, pour l'ordinaire, immédiatement après avoir eu commerce avec une perſonne infectée : il ſe paſſe un intervalle de tems plus ou moins long entre l'acte dans lequel on l'a contractée, & le moment où elle commence à ſe montrer : elle s'annonce par une tenſion dans l'urèthre, & par une certaine ardeur qu'on éprouve en urinant ; ces ſymptômes, après avoir ſubſiſté ainſi quelques jours, ſont ſuivis d'un écoulement de matière d'abord aſſez fluide, qui prend ſucceſſivement de la conſiſtance, & devient enfin puriforme. Elle conſerve plus ou moins long-tems cette apparence, pour

prendre enſuite celle d'une humeur claire & gluante ; alors les ſymptômes de l'irritation & de l'inflammation ceſſent.

Lorſque la tenſion, l'ardeur & la difficulté d'uriner ſont conſidérables, il y a une érection douloureuſe, qui fait prendre à la verge une courbure, comme ſi elle étoit tirée par une corde, c'eſt pourquoi on a donné à cet état le nom de *chaude-piſſe* cordée. Celui de *chaude-piſſe* tombée dans les bourſes lui eſt donnée lorſque, par l'effet de l'irritation & de la ſympathie, les teſticules ſe tuméfient. Le gonflement des aînes eſt quelquefois auſſi un effet de la même cauſe.

La qualité purulente de la matière de l'écoulement paroît entièrement dépendre

dépendre de l'irritation de la partie affectée, puiſqu'elle prend un aſpect plus favorable, lorſque l'irritation diminue : elle n'eſt probablement que la mucoſité qui humecte naturellement l'intérieur de l'urèthre, rendue plus abondante & altérée par le principe d'irritation qui produit la maladie : elle n'eſt point du pus véritable, puiſqu'il n'y a point d'ulcère dans l'urèthre. Ce n'eſt point que, dans quelques cas, il ne puiſſe ſe rencontrer un ulcère dans le canal ; mais cette ſolution de continuité n'eſt point eſſentielle à la gonorrhée.

Dans les cas ordinaires, l'irritation ſe borne à une partie de l'urèthre ; mais lorſque le mal a été négligé, ou agravé par un mauvais traitement,

elle ſe propage juſqu'au col de la veſſie ; ainſi l'objet qui mérite le plus d'attention dans la gonorrhée, c'eſt l'irritation & l'inflammation qui en eſt la ſuite. En calmant l'une & l'autre, on parvient à diſſiper tous les autres ſymptômes qui en dérivent, & le Médecin en cela a très-peu de choſe à faire, puiſque la nature abandonnée à elle-même, & aidée ſeulement d'un bon régime, a ſouvent guéri la gonorrhée.

Ainſi le traitement bien ordonné de la gonorrhée n'exige que des moyens capables de détruire l'inflammation : un régime ſévère, l'abſtinence de tout ce qui peut échauffer, les boiſſons adouciſſantes, priſes en grande quantité, & telles que le petit-

lait, l'eau de poulet, la décoction d'orge édulcorée avec le ſyrop de guimauve ; les lavemens faits avec une décoction de graine de lin, les bains tièdes doivent former la baſe de ce traitement. Les préparations de mercure ſont ici inutiles ; elles peuvent même être nuiſibles en augmentant l'irritation : ſi elle alloit juſqu'à produire la fièvre, la ſaignée ſeroit néceſſaire ; les purgatifs, ſurtout, les purgatifs violens, qui ont été ſi fort en vogue dans le traitement de la gonorrhée, ſont dangereux par leur âcreté. S'il eſt néceſſaire d'en employer pour débarraſſer ſeulement les inteſtins, on ne doit ſe ſervir que des plus doux ; deux onces de manne & une once & demie de tama-

rins peuvent ſuffire dans ce cas.

Lorſque la matière de l'écoulement a quitté ſa couleur jaune & verte, il reſte un écoulement de matière limpide & viſqueuſe, qui, dans certains ſujets, ſubſiſte très-long-tems; il dépend très-ſouvent d'un relâchement des parties qui étoient affectées. On doit tâcher, pour faire ceſſer cet écoulement, de leur redonner du ton par le moyen d'injections légèrement aſtringentes.

Le phimoſis & le paraphimoſis ſont des accidens de la gonorrhée, & l'effet de l'inflammation du prépuce; dans le premier, la tuméfaction de cette partie l'empêche de ſe renverſer & de deſcendre au-deſſous du gland; dans le ſecond, le prépuce

ne peut plus remonter & étrangle le gland. Aux moyens d'adoucir & de ramollir indiqués plus haut, on joindra l'application des ſang-ſues, qui, en dégorgeant la partie tuméfiée, contribue puiſſamment à diminuer l'inflammation.

Le gonflement ou l'inflammation des teſticules exige les mêmes moyens, & ſur-tout les bains locaux & les cataplaſmes émolliens. Cet état demande de plus que le malade ſe tienne en repos, & porte un ſuſpenſoir.

Du Bubon.

C'eſt ainſi qu'on appelle la tumeur des aînes; & on a dit plus haut que le gonflement de cette partie étoit quelquefois l'effet de l'irritation qui

accompagne la gonorrhée ; mais d'autres fois il eſt ou le réſultat immédiat de l'infection vénérienne, ou un effet ſubſéquent des chancres. Dans le premier cas, le bubon n'étant que le produit de l'irritation, ſon traitement ne requiert pas d'autres remèdes que ceux qui ſont propres à la gonorrhée. Le bubon qui ſuit immédiatement l'infection contractée par un commerce impur affectant plus intimément la conſtitution, demande l'uſage du mercure, & les moyens capables de le réſoudre. On favoriſera cette réſolution par les boiſſons adouciſſantes, par une diète ſévère, par la ſaignée, ſi le bubon eſt enflammé, & ſi l'inflammation eſt conſidérable, par les fomentations & les cataplaſmes

émolliens : les lavemens & les purgatifs doux ſont auſſi néceſſaires. On appliquera ſur le bubon l'emplâtre de *vigo cum mercurio*, & on fera ſur la partie affectée & ſes environs des frictions avec l'onguent mercuriel, juſqu'à ce que l'effet s'en faſſe reſſentir légèrement à la bouche.

Si la réſolution ne peut pas s'obtenir, & que la ſuppuration ſoit décidée, il faut attendre qu'il ait acquis une certaine maturité pour l'ouvrir, & traiter enſuite l'ulcère comme une plaie ordinaire.

Des Chancres.

Si le bubon fait craindre que le virus vénérien affecte la conſtitution, & produiſe la vérole confirmée, cette

crainte eſt encore plus fondée, lorſque la maladie ſe manifeſte par des chancres : ce ſont des ulcères qui ont ordinairement leur ſiége dans les parties génitales, lorſqu'ils ſont la ſuite immédiate de l'infection, & qui peuvent être placés dans d'autres parties du corps, lorſqu'ils ſont l'effet de la vérole générale & confirmée.

On doit donc ſe hâter de faire uſage du mercure, dans le cas de chancres, pour prévenir l'abſorbtion du virus, & empêcher qu'il ne s'en forme de nouveau. L'application locale & extérieure de ce remède ne ſuffiroit pas, parce qu'en guériſſant l'affection extérieure, on pourroit bien laiſſer le virus dans l'intérieur du corps : les deux manières d'adminiſtrer le mer-

cure les plus propres à détruire le virus, paroiſſent être les frictions faites avec l'onguent mercuriel, & le ſublimé corroſif pris intérieurement. Les premières frictions ſe font avec un gros d'onguent mercuriel fait avec moitié ſaindoux & moitié mercure, dont on pouſſe ſucceſſivement la doſe juſqu'à deux gros: on les continue même après que les ſymptômes ont diſparu, en les interrompant lorſque la bouche commence à s'enflammer, & les reprenant enſuite; on commence par un pied, on frotte un autre jour la jambe, enſuite la cuiſſe, & ſucceſſivement. On n'entre pas, à ce ſujet, dans un plus grand détail, parce que le traitement de cette maladie demande la direction d'un homme exercé dans l'art de guérir.

On ne donnera pas plus d'étendue à ce qui concerne le ſublimé corroſif, remède énergique & puiſſant, qu'on redouteroit moins, ſi on ſavoit juſqu'à quel point on peut atténuer ſes doſes, & quels grands effets ſont capables de produire ſes moindres diviſions.

La maladie vénérienne ſe préſente encore ſous la forme d'autres affections locales ; telles ſont les condylomes qui ſont des puſtules qui ont leur ſiége ſur le gland & ſur les lèvres de la vulve, les verrues qui ſont des excroiſſances ; les unes & les autres ſe détruiſent par le moyen des cauſtiques, du ſcapel ou de la ligature. Les remèdes intérieurs les font auſſi quelquefois diſparoître.

Lorſque la maladie vénérienne eſt ancienne, elle attaque la ſubſtance des os, & les rend caſſans : elle s'y manifeſte par des *tophus*, des exoſtoſes & la carie. Cet état exige & les remèdes internes & les ſecours de la Chirurgie qui doit tâcher de détruire par des cauſtiques la partie affectée.

La vérole confirmée ou générale, lorſque les affections locales qui avoient immédiatement ſuivi l'infection ont diſparu, ſeroit difficile à reconnoître, ſi on n'étoit point éclairé par ce qui a précédé. On dit qu'elle affecte principalement certaines parties, telles que le voile du palais, la luette, les amygdales, où il ſe forme des ulcères ; le nez, où il paroît des taches d'un rouge foncé,

ſur leſquelles ſe forment enſuite des croûtes jaunes ; la partie moyenne des os qui devient fragile, &c. Ces affections extérieures ou locales ne ſont cependant que des indices du mal vénérien ; & s'il importe de ne pas faire des remèdes inutiles, il eſt eſſentiel auſſi de recourir à l'uſage du ſpécifique, c'eſt-à-dire du mercure, lorſqu'on eſt convaincu de l'exiſtence de la vérole générale.

Des Affections cutanées & autres Affections locales, dépendantes de certaines eſpèces de dégénération des Humeurs.

Le mal vénérien, le ſcorbut, les écrouelles, dont on vient de parler, le vice rachitique dont il a été queſtion

tion dans les maladies des enfans mal guéris, laiſſent ſouvent, dans l'économie animale, un germe, une diſpoſition morbifique, donne lieu au développement de certaines affections, telles que les éruptions cutanées, & certains ulcères d'un genre chronique.

On a déjà parlé des croûtes de lait, de la teigne, &c. dans les maladies des enfans : on ne parlera point ici du *pian*, maladie particulière aux nègres, & inconnue dans nos climats, conſiſtant en des tubercules qui reſſemblent à des framboiſes ; ni de la *plique*, maladie rare parmi nous, commune parmi les Polonois, les Ruſſes & les Tartares, qui affecte principalement les cheveux : elle dépend d'une humeur gluante qui exude

de la tête, qui colle les cheveux, & leur fait prendre un accroiſſement conſidérable. L'excrétion de cette humeur eſt néceſſaire; car lorſqu'elle ne peut pas avoir lieu, il ſe forme des ulcères, & il ſurvient des ſymptômes plus fâcheux, tels que le délire & les convulſions. Le traitement de cette maladie doit donc plus conſiſter à favoriſer cette excrétion, quelque déſagréable qu'elle ſoit, qu'à la ſupprimer. Le *trichiaſis*, ou l'entrelacement des cheveux, eſt une affection différente de la *plique*, qui peut dépendre de la négligence, mais qui tient beaucoup auſſi à la nature des cheveux.

Des Dartres.

Cette affection cutanée eſt une des

plus communes dans les grandes villes, ſur-tout dans celles qui ſont ſituées dans des climats froids & humides : l'oiſiveté, la ſurabondance des humeurs mal élaborées, ſuite néceſſaire de l'intempérance & de la bonne chère, les paſſions, les vices divers, capables d'y altérer l'exercice de la ſenſibilité, & d'y troubler toutes les fonctions de l'écocomie animale, ſont ſans doute les cauſes communes qui donnent naiſſance à cette affection. Le vice ſcrophuleux, le vice rachitique & le virus vérolique, qui ſont des affections plus fréquentes dans ces villes que partout ailleurs, influent peut-être auſſi ſur le développement des maladies cutanées.

Les dartres ſe manifeſtent ſous la forme d'une éruption miliaire, quelquefois ſous celle d'une matière farineuſe : ce ſont d'autres fois de petits ulcères qui contiennent une humeur âcre plus ou moins épaiſſe, dont il réſulte des croûtes qui ſe réduiſent en écailles, & ſont remplacées par d'autres lorſque les premières ſont tombées ; elles changent facilement de place.

Les dérangemens de la tranſpiration peuvent contribuer à la production des dartres ; mais cette éruption paroît encore plus tenir à la manière dont certaines fonctions & certaines maladies ſe comportent : elles paroiſſent évidemmenr avoir des rapports avec l'état de la bile, &

être ſouvent l'effet d'une conſtitution bilieuſe : elles ſemblent être liées aux fleurs blanches, aux hémorrhoïdes, & même à la gonorrhée ; car les dartres remplacent ſouvent ces différens écoulemens, lorſqu'ils ſont ſupprimés. Elles paroiſſent néceſſaires à certaines conſtitutions, dans leſquelles elles ſont devenues un ſupplément à des fonctions mal ordonnées ; auſſi doit-on éviter tout remède répercuſſif, & s'en tenir à un bon régime, s'abſtenir des alimens âcres & des boiſſons échauffantes. Les plantes amères, telles que le piſſanlit, la fumeterre, la ſaponaire, ſoit qu'on en faſſe des décoctions, ſoit qu'on en prenne les extraits, aſſociés à la crême de tartre ou à

la terre foliée de tartre, ſont peut-être les remèdes les plus utiles & les plus sûrs qu'on puiſſe prendre. Ils favoriſent la digeſtion, & vraiſemblablement par l'action tonique qu'ils exercent ſur l'eſtomac, & qui eſt tranſmiſe ſympathiquement à la peau, ils rétabliſſent & entretiennent les importantes fonctions de cet organe.

De la Gale.

La gale eſt formée de petits boutons rouges, un peu pointus, qui s'ulcèrent, & répandent, en s'ouvrant une humeur limpide, très-âcre, & quelquefois une humeur purulente: elle cauſe une démangeaiſon inſupportable, ſur-tout aux mains,

qu'elle affecte principalement, & où elle ſe montre d'abord. Elle ſe place entre les doigts de préférence à tout autre endroit. Le viſage eſt la partie du corps qu'elle épargne le plus.

Elle ſe communique par le contact; de ſorte qu'on la prend non-ſeulement en touchant la perſonne qui en eſt infectée, mais encore en ſe frottant les mains avec le linge dont elle s'eſt ſervie.

On a cru que la matière de la gale n'étoit qu'un amas de vers, qui cauſent les petits ulcères & la démangeaiſon qui conſtituent cette affection cutanée; mais où ne trouve-t-on pas des vers, ou plutôt des vers prétendus?

Cette maladie locale, comme les

dartres, paroît tenir ſouvent à la conſtitution générale de la perſonne qui en eſt attaquée, & ſa ſuppreſſion n'eſt pas toujours exempte de danger; on a été même quelquefois obligé de recourir à une nouvelle infection volontaire, pour rétablir cette excrétion de la peau. La conſtitution ſcrophuleuſe & le virus vénérien paroiſſent développer ſingulièrement la gale; elle a quelque connexion avec les ſaiſons; ce qui doit porter à croire que la diſpoſition générale des humeurs, ſi ſubordonnée à l'influence des ſaiſons, en a une très-grande ſur la production de la gale; enfin cette affection de la peau eſt quelquefois la criſe des maladies aiguës, & même de certaines maladies chroniques,

telles que l'affection hypocondriaque. Dans le traitement de la gale, on doit donc avoir égard à ces diverſes diſpoſitions, pour ne pas s'expoſer à contrarier quelque criſe ſalutaire de la nature : il doit être adapté aux circonſtances qui ont donné lieu à cette excrétion de la peau ; on doit avoir pour objet principal de tempérer l'acrimonie des humeurs par un régime adouciſſant, & par l'uſage des plantes qui paſſent pour dépuratives, telles que la chicorée, l'endive, la poirée, le creſſon, s'il y a quelque diſpoſition ſcorbutique : on peut joindre à ce régime quelques purgatifs doux compoſés de manne & de tamarins, ſur-tout s'il y a des ſignes de ſaburre bilieuſe dans les

premières voies. On n'en doit venir aux remèdes extérieurs que lorſqu'on eſt aſſuré que la gale eſt réduite à cet état de ſimplicité, où elle n'eſt plus qu'une affection locale; alors, on peut faire prendre les bains d'eaux thermales ſulphureuſes: on peut en faire d'artificiels, en diſſolvant quelques gros de foie de ſoufre dans de l'eau du bain; on peut auſſi employer les frictions faites avec l'onguent uſité & connu contre la gale, & dont le ſoufre eſt un des principes conſtituans.

De la Lèpre.

La lèpre n'a pas toujours été une maladie étrangère à nos climats, quoiqu'elle paroiſſe avoir ſon berceau

dans les pays chauds. La malpropreté l'avoit ſans doute naturaliſée parmi nous ; & l'on ſe ſouvient encore de léproſeries ou hôpitaux qui étoient déſtinés à recevoir les perſonnes qui en étoient infectées. Le changement des mœurs, amené par le commerce & l'aiſance, fruit d'une augmentation des richeſſes, ayant introduit le goût & le beſoin de la propreté, des maiſons plus vaſtes & plus aërées que celles où les hommes s'entaſſoient autrefois dans l'ordure, & ſur-tout l'uſage habituel du linge, ont enfin rélégué la lèpre dans les lieux qui paroiſſent lui être propres : en effet, elle règne encore dans les pays chauds de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, malgré l'uſage qu'on y fait des bains.

La lèpre des Arabes nous eſt inconnue : c'eſt une production des climats ardens, où Moyſe en fit un des objets des loix civiles & religieuſes qu'il donna aux Juifs. En Légiſlateur attentif a la conſervation de ſon Peuple, il lui preſcrivit la conduite qu'il devoit tenir pour empêcher la propagation de la lèpre, & même pour la prévenir, en lui faiſant une loi des fréquentes ablutions & de l'abſtinence de la chair de cochon.

La lèpre des Arabes, à laquelle les Juifs étoient ſi ſujets, eſt une maladie terrible, à laquelle on a donné le nom d'*éléphantiaſis*, parce qu'elle rend la peau inſenſible, raboteuſe, & ſemblable à celle d'un éléphant. Il doit y avoir dans cette maladie

une altération ſi profonde des humeurs, que preſque toutes les parties ſolides perdent leurs formes naturelles, & ſemblent ſe déſorganiſer. Les pieds, les jambes, les cuiſſes, deviennent d'une groſſeur hideuſe, les lèvres en ſe gonflant, & le nez en s'épatant, rendent la figure horrible; ce qui joint aux ulcères qui couvrent les différentes parties du corps, achève de faire des victimes de cette maladie, les plus triſtes objets de commiſération & d'épouvante que l'humanité puiſſe offrir. Mais dans ces malades que tant de maux accablent, dans ce délâbrement général des organes, une partie ſe ſurvit à elle-même, montre une énergie qui contraſte ſingulièrement avec l'im-

puiſſance des autres, & vient mêler ſans ceſſe au ſentiment de la douleur & du comble de la misère, des images de volupté, qui ſans doute ſont moins un plaiſir pour eux, qu'un beſoin & un malheur de plus ; en un mot, la lubricité des lépreux eſt extrême. Il ſeroit important de ſavoir ſi une certaine dégénération de l'humeur ſéminale ne ſeroit point l'effet ou la cauſe de la lèpre ; s'il étoit vrai que les anciens l'euſſent guérie par le moyen de la caſtration, la queſtion ſeroit preſque réſolue.

On n'a pas de ſigne certain pour connoître le tems où la conſtitution des humeurs commence à s'altérer ; mais celui où la maladie eſt près de ſe manifeſter eſt annoncé par deux

ſignes très-caractériſtiques : ce ſont le changement de couleur & l'inſenſibilité de la peau dans la partie qui doit être affectée la première. Les poils de cette partie deviennent blancs.

On donne, parmi nous, le nom de lèpre à une maladie bien différente. Les Grecs, à la vérité, lui avoient auſſi donné ce nom ; mais ce n'eſt qu'une eſpèce de dartre plus conſidérable que les dartres ordinaires, & qui couvre tout le corps. On obſerve ordinairement des engorgemens ſcrophuleux dans les perſonnes qui en ſont atteintes ; & cette eſpèce de lèpre ou de dartre pourroit bien être un produit déguiſé, & comme un dévoiement ſur la peau de l'humeur ſcrophuleuſe.

Les moyens de guériſon les plus convenables à l'une & à l'autre lèpre ſont les bains chauds, les ſucs des plantes amères & anti-ſcorbutiques la décoction des plantes ſudorifiques, telles que la ſquine & la ſalſepareille. Le mercure n'eſt point utile dans ces maladies ; il eſt même nuiſible, ce qui prouve qu'elles n'ont aucune affinité avec la maladie vénérienne.

Du Cancer.

De tous les ulcères qui ſont la ſuite de la dégénération des humeurs, le plus difficile à guérir & le plus funeſte eſt le cancer ; on le diviſe en cancer *occulte* & en cancer *ulcéré* : le premier a toujours ſon ſiége dans les glandes endurcies & devenues ſquir-

reuſes. Le ſecond peut attaquer les parties qui ne ſont point glanduleuſes ; mais il eſt le plus ſouvent le dernier réſultat des glandes endurcies, qui, ſoit par un mouvement fermentatif de l'humeur qui s'y trouve en ſtagnation, ſoit par l'action même de la puiſſance vitale, finiſſent par s'ouvrir & à donner lieu à un ulcère dont la guériſon paroît avoir été juſqu'ici au-deſſus des forces de la nature & des tentatives de l'art. Il n'eſt pas aiſé de fixer le moment où un ſimple endurciſſement des glandes commence à devenir un cancer occulte ; & c'eſt peut-être ſur cette incertitude qu'eſt fondée la prétention de ceux qui ont cru avoir guéri des cancers.

Il eſt peut-être rare que le cancer ſoit

une affection purement locale, & ſans avoir aucun rapport avec la conſtitution des humeurs. Si des cauſes extérieures paroiſſent avoir quelquefois produit le cancer, on peut penſer que ces cauſes n'ont, le plus ſouvent, fait que développer une diſpoſition cachée, qui n'étoit pas aſſez énergique pour ſe manifeſter d'elle-même. Le cancer ſurvient après la ſuppreſſion des règles, des hémorrhoïdes, ou d'autres écoulemens d'une nature âcre, & il affecte, pour l'ordinaire, des perſonnes d'une ſenſibilité profonde & d'un caractère irritable, qui ont été long-tems en butte à des paſſions vives & à des affections triſtes. L'expérience ſeule peut faire voir juſqu'à quel point les impreſ-

ſions de l'ame ſont capables d'altérer la nature de nos humeurs, & de leur imprimer un caractère vénéneux : on a vu un accès de colère donner tout-à-coup à la ſalive l'énergie funeſte du virus hidrophobique.

Quoi qu'il en ſoit, le cancer eſt un ulcère de l'eſpèce la plus maligne, & dont l'humeur fétide & pour ainſi dire corroſive, déſorganiſe la partie malade, & donne lieu aux douleurs les plus vives. On prétend avoir guéri le cancer par le moyen de la ciguë : on l'a appliquée en cataplaſme ſur la partie affectée ; on en a fait prendre l'extrait, donné d'abord à la doſe de quelques grains, & pouſſé par degrés juſqu'à celle de pluſieurs gros. Les applications locales dont on s'eſt le

mieux trouvé, ou dont on a eu le moins à ſe plaindre, ſont la carotte rapée, les feuilles de la dentelaire infuſées dans l'huile d'olives, l'onguent *nutritum*, le cérat de Galien; mais l'extirpation eſt un moyen encore plus sûr : on ne peut compter cependant ſur ſon ſuccès, qu'autant qu'il eſt poſſible d'emporter toutes les parties qui ſe trouvent atteintes du virus cancéreux. Si, après l'opération, il reſte des glandes endurcies, on doit s'attendre à la réproduction du cancer; & malheureuſement il arrive très-ſouvent que le ſyſtême glanduleux eſt affecté au loin, lorſqu'on prend le parti de ſe ſoumettre à l'opération.

De quelques Ulcères dépendans d'une conſtitution particulière des humeurs.

Il eſt d'autres ulcères d'un genre moins dangereux que le cancer, entretenus par une diſpoſition vicieuſe du corps ; cependant les cauſes qui font dégénérer un ulcère, & le rendent rebelle, ne tiennent pas toujours à la conſtitution générale. Un principe d'irritation borné à la partie malade peut faire prendre un mauvais caractère à un ulcère bien conditionné : le froid, la malpropreté, la négligence, un mauvais traitement, des remèdes âcres & qui entretiennent l'irritation dans un ulcère, lui font quelquefois contracter des

qualités vicieuſes. C'eſt au Chirurgien à détruire ces qualités, & à écarter toutes les cauſes qui s'oppoſent à une bonne ſuppuration. La ſuppuration & la cicatriſation ſont l'ouvrage de la nature. Le traitement d'un ulcère ſimple doit, par conſéquent, lui être abandonné. Il ſuffit d'empêcher que rien ne la contrarie ; mais il eſt des ulcères anciens, entretenus par une diſpoſition particulière des humeurs, qu'on ſe fait un ſcrupule de guérir, qu'on regarde comme un moyen de décharge pour le corps. Cette idée eſt fondée juſqu'à un certain point : cependant, comme un ulcère peut avoir des inconvéniens, ſur-tout par ſa poſition, on peut ſans riſque en tenter la guériſon, pourvu

qu'on prenne les précautions convenables pour éviter les ſuites de ſa ſuppreſſion. Il faut ſuppléer à l'ulcère qu'on veut fermer par un cautère, qu'il faut placer le plus près poſſible de l'endroit où l'ulcère eſt ſitué, ſi cette poſition n'entraîne point de la part du cautère les mêmes inconvéniens qu'on éprouvoit de la part de l'ulcère. Quant aux ulcères qui tiennent à quelque vice ou acrimonie ſpécifique, telle que le virus ſcrophuleux, rachitique, ſcorbutique ou vérolique, on ſent qu'il faut avoir débarraſſé entièrement la conſtitution de ces virus, avant de tenter la guériſon des vieux ulcères qu'ils fomentent; au ſurplus, ſi, après avoir fermé un ulcère, on s'apperçoit que

la conſtitution en ſouffre, malgré la précaution qu'on a priſe d'ouvrir un cautère, on doit ſe hâter de le rétablir.

De la Gangrène.

Le dernier degré de dégénération que les humeurs & les ſolides puiſſent éprouver dans un ulcère, c'eſt celui qui eſt le réſultat de la gangrène : lorſque les humeurs ſont arrêtées dans leurs cours, & ſouffrent une ſtagnation, ſoit par l'effet d'un étranglement occaſionné par une forte irritation, comme dans les violentes inflammations, ſoit par la ſuite de l'atonie des ſolides, la partie où cela s'opère eſt frappée de mortification.

Si la partie n'a pas encore perdu toute

toute ſa chaleur & toute ſa ſenſibilité, & que, par ſon odeur fétide, & par ſa couleur livide, elle annonce un commencement de putréfaction; on donne à cet état le nom de *gangrène*. On l'appelle *ſphacèle*, lorſque la chaleur & le ſentiment, entièrement éteints dans la partie, annoncent que la vie y eſt irrévocablement détruite, & que la putréfaction s'en eſt entièrement emparée.

Il eſt une autre eſpèce de gangrène, où les parties qui en ſont affectées perdent la vie d'une autre manière; il n'y a pas de putréfaction; mais elles ſe deſſèchent, deviennent inſenſibles, & ſe ſéparent du corps; c'eſt celle qu'on nomme *gangrène ſèche*. On l'appelle auſſi *ergot*, parce

qu'on croit que cette affection eſt occaſionnée par l'uſage du pain fait avec du bled ergoté. Lorſqu'une partie eſt frappée de mortification, l'art doit faire ce que la nature fait ſouvent toute ſeule, tâcher de ſéparer les parties mortes des parties vivantes. On produit cet effet en excitant celles-ci à la ſuppuration : quand les parties mortes ſont trop conſidérables par leur maſſe, on les ſépare des autres par le moyen de l'amputation ; cependant avant d'en venir à cette opération, on doit faire tous ſes efforts pour rappeller la vie dans la partie affectée ; ſi la gangrène étoit l'effet d'une trop grande irritation, il faudroit employer tous les moyens adouciſſans & relâchans propres à

la calmer. On fait des inciſions pour délivrer les parties étranglées.

Si la gangrène eſt le réſultat de l'atonie des ſolides, & d'un défaut d'énergie des forces vitales, il faut recourir aux remèdes qui peuvent rétablir le ton des ſolides, & qui ſont reconnus propres à arrêter le progrès de la putréfaction, tels ſont le quinquina & le camphre, qu'on peut employer intérieurement & extérieurement. On fait prendre le quinquina en décoction à la doſe de deux gros toutes les deux heures, en y mêlant quatre grains de camphre qu'on a fait diſſoudre par le moyen d'un peu d'eſprit-de-vin. On ſe ſert de cette même décoction pour fomenter la partie affectée.

Dans la gangrène sèche, qui attaque ordinairement les pieds, & sur-tout les orteils, les toniques ne conviennent point; les cataplasmes émolliens sont plus utiles. L'opium, pris intérieurement, a, dit-on, été employé avec succès.

De la Carie.

La carie est, à l'égard des os, ce qu'un ulcère d'un mauvais caractère est à l'égard des parties molles. La partie carriée des os contient une humeur âcre, qui entretient la carie: l'os ne guérit qu'en séparant par l'exfoliation la partie gâtée des parties saines.

La carie d'un os s'appelle *spina ventosa*, lorsqu'ayant commencé par

attaquer ſon intérieur, elle s'étend à l'extérieur, & pouſſant ſes lames en dehors, elle occaſionne un gonflement de l'os.

On guérit la carie des os, en excitant l'exfoliation des parties qu'elle a altérées; & on opère cet effet en irritant les parties ſaines par le moyen de la perforation.

Des Tumeurs.

Les différens vices qui peuvent altérer la conſtitution des humeurs, tels que les virus rachitique, ſcrophuleux, vénérien, les affections rhumatiſmales, &c. ne donnent pas lieu ſeulement à des ulcères plus ou moins rebelles; elles donnent encore quelquefois naiſſance à des dépôts

de différente nature, qui ſe manifeſtent par des tumeurs dans les différentes parties du corps.

Des humeurs muqueuſes & lymphatiques ſont, pour l'ordinaire, la matière de ces tumeurs : quelquefois elles ne contiennent que de l'air ; elles ne ſont point accompagnées d'inflammation : les indications générales que préſentent leur traitement conſiſtent à corriger, par les remèdes dépuratifs, la diſpoſition vicieuſe des humeurs dont elles tirent leur origine, à fondre, à réſoudre ou à évacuer l'humeur contenue dans ces tumeurs, & à fortifier la partie affectée, pour la mettre à l'abri, pour l'avenir, d'un ſemblable dépôt.

Celles qui dépendent d'une humeur

rhumatiſmale, attaquent ordinairement les articulations. S'il n'y a point d'inflammation, en faiſant uſage intérieurement des dépuratifs, tels que les ſucs des plantes, la tiſanne de bardanne & de patience, on tâchera de réſoudre les humeurs fixées dans la partie affectée; on employera auſſi pour cela l'emplâtre de gomme ammoniac, ou celui de ciguë; on peut ſe ſervir auſſi de celui de *vigo cum mercurio*.

De la Maladie vertébrale.

Le dépôt des humeurs qui donnent naiſſance aux tumeurs lymphatiques ſe fait quelquefois ſur les vertèbres. On reconnoît cette affection à la courbure que prend l'épine du dos, & à la foibleſſe des extrémités infé-

rieures, qui deviennent plus ou moins paralytiques. Elle eſt très-difficile à guérir, ſi elle eſt négligée ou méconnue dans le commencement : la foibleſſe ou la paralyſie des parties inférieures indique que le dépôt a ſon ſiége dans les vertèbres des lombes, qu'on a en effet trouvé cariées après la mort. On a trouvé depuis peu que le remède le plus efficace qu'on puiſſe oppoſer à cette maladie, c'eſt un cautère appliqué de chaque côté de la courbure de l'épine du dos.

Des Hydropiſies.

Les hydropiſies pouvant provenir des mêmes cauſes que les tumeurs, on ne renverra point ailleurs ce qui concerne ce genre de maladie. Lorſ-

qu'il ſe fait une ſecrétion de ſéroſités trop conſidérable, l'abſorbtion des vaiſſeaux lymphatiques reſtant la même, une grande quantité de ces ſéroſités doit reſter épanchée, & former une de ces collections d'eau, qu'on appelle *hydropiſie*; il en eſt de même ſi l'atonie des vaiſſeaux lymphatiques s'oppoſe à l'abſorbtion. Cet épanchement a lieu auſſi lorſqu'un ou pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques viennent à ſe rompre.

L'eau s'épanche ou dans des véſicules, ou dans le tiſſu cellulaire, ou dans les cavités du corps, ou dans des ſacs particuliers.

Lorſque l'épanchement ne forme que des véſicules ſéparées, qu'on appelle *hydatides*, il ne conſtitue

point une hydropiſie proprement dite ; mais ſi elles ſont en grande quantité, elles y donnent quelquefois lieu par leur rupture.

Si l'humeur ſéreuſe s'épanche dans le tiſſu des membranes, de manière que l'humeur qui s'y amaſſe ne ſe répande point dans les grandes cavités du corps, elle forme ce qu'on appelle une hydropiſie *enkyſtée*.

De l'Anaſarque.

Si l'humeur s'épanche dans le tiſſu cellulaire, il en réſulte une enflure de la peau qu'on appelle *anaſarque*. Elle eſt ſouvent la ſuite des fièvres & des maladies aiguës ; & comme elle n'eſt fondée ordinairement que ſur la foibleſſe où elles laiſſent le

corps, les forces que celui-ci reprend en ſe rétabliſſant diſſipent aiſément l'anaſarque. L'émétique, à petites doſes, & répété pluſieurs fois, peut la faire diſparoître : les remèdes toniques & fortifians, tels que le quinquina & la limaille de fer, ne peuvent être que très-utiles.

De l'Œdéme des pieds.

La foibleſſe qui ſuit les maladies aiguës ſe marque ſur-tout par l'enflure des pieds & des jambes ; les fortifians ſont les remèdes convenables à cette eſpèce d'enflure : elle eſt quelquefois l'effet d'une compreſſion exercée ſur les troncs des vaiſſeaux qui reportent le ſang des extrémités inférieures, comme dans les femmes enceintes.

Lorſque cette compreſſion ceſſe, l'enflure ſe diſſipe bientôt. Enfin l'œdême des pieds, pour l'ordinaire, eſt un ſymptôme de l'hydropiſie de poitrine.

De l'Hydropiſie de poitrine.

L'hydropiſie de poitrine eſt très-difficile à connoître dans ſon commencement; & lorſque les ſignes qui l'annoncent ſe manifeſtent, elle eſt déjà trop avancée. Ces ſignes ſont la difficulté de reſpirer, qui augmente lorſque le malade monte quelque eſcalier, ou fait quelque mouvement conſidérable; un viſage pâle & bouffi, la difficulté de ſe tenir couché, un ſommeil pénible & inquiet, l'enflure des mains. S'il n'y a qu'une des deux

cavités

cavités de la poitrine qui contienne de l'eau, le malade ne peut ſe coucher que ſur le côté où eſt l'eau. S'il a de la peine à ſe coucher ſur l'un & l'autre côté, il y a de l'eau dans l'une & l'autre cavité. On préſume que l'eau eſt dans le péricarde ou ſac qui enveloppe le cœur, lorſque le malade éprouve des palpitations; mais c'eſt un ſigne ſur lequel on ne peut pas compter beaucoup.

Cette maladie eſt d'une guériſon très-difficile; & doit être confiée aux ſoins d'un Médecin habile & exercé. Les remèdes qui produiſent quelquefois de bons effets dans les autres eſpèces d'hydropiſies, n'ont pas beaucoup d'action ſur l'hydropiſie de poitrine. Les purgatifs actifs

ſont un des moyens qu'on emploie le plus. On a beaucoup vanté l'oxymel colchique ; mais nous n'avons pas vu qu'il ait ſoutenu la réputation qu'on a voulu lui faire. La paracenthèſe, ou l'opération par laquelle on tire l'eau de la poitrine, en y faiſant une ouverture, eſt d'un ſuccès très-douteux.

De l'Hydropiſie aſcite, ou du ventre.

Dans cette eſpèce d'hydropiſie, la collection des eaux a ſon ſiége dans la cavité du bas-ventre : on la reconnoît à l'enflure du ventre ; elle eſt infinimen: plus facile à reconnoître que celle de la poitrine. Dans la premère, les différentes poſitions du malade peuvent faire appercevoir la

préſence de l'eau. Lorſque le malade eſt debout, les eaux tombant dans la partie inférieure de la cavité du ventre, la tuméfaction y eſt plus ſenſible. Si le malade eſt couché, les eaux roulant vers le côté ſur lequel il eſt couché, c'eſt de ce même côté que la tuméfaction ſe fait le plus ſentir. On peut même ſentir la fluctuation de l'eau, en poſant une main ſur un des côtés du ventre, & frappant avec l'autre main l'autre côté. Le malade eſt tourmenté, lorſque la maladie eſt avancée, d'une ſoif inextinguible, ſes urines ſont rouges & en petite quantité; il maigrit, & cette maigreur ſe fait ſur-tout appercevoir dans la partie ſupérieure du corps, parce que l'eau qui infiltre plus ou moins la partie

inférieure, y maſque la maigreur : les pieds ſont quelquefois enflés, la reſpiration eſt plus ou moins gênée ; mais ces deux derniers ſymptômes ſont moins fréquens & moins intenſes que dans l'hydropiſie de poitrine.

L'hydropiſie aſcite peut dépendre d'un grand nombre de cauſes, auxquelles il faut néceſſairement avoir égard, ſi on ne veut pas que le traitement ſoit haſardé : le plus ſouvent elle a pour fondement des obſtructions des viſcères du bas-ventre, tels que le foie, la rate, &c. ces obſtructions elles-mêmes peuvent avoir différentes cauſes ; elles peuvent être la ſuite de la ſuppreſſion des écoulemens naturels ou habituels, tels que les règles, les hémorrhoïdes, les

fleurs blanches, les vieux ulcères, & même des excrétions cutanées, telles que la gale, les dartres, &c. qui, bien ſouvent, ſuppléent à ces écoulemens. L'aſcite eſt quelquefois auſſi une ſuite des fièvres intermittentes. L'abus des boiſſons ſpiritueuſes peut conduire à l'hydropiſie : elle eſt ſouvent l'effet de la foibleſſe & de l'atonie que produiſent les évacuations immodérées, telles que les hémorrhagies exceſſives, & les diarrhées longues & opiniâtres.

Le jugement & l'évaluation juſte de toutes ces différentes cauſes ne peuvent appartenir qu'à un Médecin habile ; ainſi l'hydropiſie eſt encore une de ces maladies dans leſquelles on ne doit point ſe repoſer ſur ſes

propres lumières, & où celles des gens de l'art ſont abſolument néceſſaires. Il en ſera de même de quelques autres maladies dont nous ne prétendons pas donner un traitement complet, qui ſeroit inexécutable pour des perſonnes étrangères à la médecine; mais ſur leſquelles on peut cependant donner quelques conſeils utiles & aiſés à ſuivre, ou combattre des préjugés dangereux.

Il en a régné un à l'égard des hydropiques qui a été funeſte à bien des malades : c'étoit une opinion générale, que l'eau que les hydropiques pouvoient boire ne faiſoit qu'aggraver leur mal, & alloit augmenter la collection aqueuſe qu'on deſiroit de diminuer. D'après cette idée, on ſe

faiſoit un ſcrupule de donner de la boiſſon aux hydropiques, & un devoir de les réduire au ſort de Tantale. Plus la ſoif qui les dévoroit les excitoit à demander à boire, plus on ſe croyoit obligé de leur en refuſer. Cette privation, en augmentant la chaleur, l'épaiſſiſſement des humeurs, & par conſéquent leur obſtruction, ainſi que l'éréthiſme des ſolides, pouvoit bien accélérer les progrés de la maladie, & avancer la mort ; mais c'étoit acheter cet avantage par des tourmens trop affreux : les préjugés ſont quelquefois auſſi cruels que les tyrans.

On eſt heureuſement revenu d'une opinion ſi funeſte : on donne à boire aux hydropiques autant qu'ils en veulent ; la ſoif, qui leur fait de-

mander de la boiſſon, prouve qu'elle leur eſt néceſſaire ; en effet, elle tempère l'âcreté que contractent leurs humeurs par le dépouillement qu'elles ſouffrent de leur partie aqueuſe. Elle diminue l'irritation des ſolides, les détend, rend la lymphe plus fluide, peut contribuer à diminuer les obſtructions, s'il y en a peu, ou du moins à rendre plus mobile la matière qui obſtrue les vaiſſeaux abſorbans, ou qui du moins les tient en échec.

Comme les cauſes de l'hydropiſie varient beaucoup, les moyens employés pour la combattre ſont auſſi fort différens : les fortifians combinés avec les apéritifs, conviennent à l'hydropiſie ſurvenue à la ſuite d'une

fièvre intermittente. Celle qui eſt l'effet des évacuations exceſſives demande un régime propre à rétablir les forces. Si des excrétions cutanées ſupprimées ont donné lieu à l'hydropiſie, on doit faire tous ſes efforts pour les rétablir. Nous avons guéri une hydropiſie provenue de cette cauſe, par le ſeul moyen des ſudorifiques. Celle qui dépend de la ſuppreſſion des hémorrhagies naturelles, ou des écoulemens habituels ne peut point être guérie, ſi on ne rétablit auparavant ces différens flux; ſi on ne peut point les rétablir, on doit du moins tâcher d'y ſuppléer par des moyens artificiels, tels que la ſaignée, les ſang-ſues, les ventouſes ſcarifiées, les cautères. On ne fera pas ici l'énu-

mération de toutes les cauſes qui peuvent concourir à la formation d'une hydropiſie, pour indiquer des moyens adaptés à chacune d'elles, parce que l'application de ces moyens ſeroit trop difficile pour les perſonnes auxquelles cet Ouvrage eſt deſtiné.

Autres Hydropiſies.

Il ſe forme des hydropiſies dans des cavités moins conſidérables que la poitrine & le bas-ventre, telles ſont l'hydropiſie de la matrice & des ovaires dans les femmes, l'hydropiſie du ſcrotum & l'hydrocèle dans les hommes, l'hydrocéphale, l'hydropiſie du cerveau, le *ſpina biſida*, ou l'hydropiſie de la colonne vertébrale, l'hydropiſie des articulations.

L'hydropiſie des ovaires eſt quelquefois ſenſible par la tumeur qu'elle produit à la partie inférieure & latérale du bas-ventre, & dans laquelle on peut ſentir de la fluctuation. La rupture de la tumeur peut produire l'aſcite.

La fluctuation ſe fait moins appercevoir dans l'hydropiſie de la matrice ; mais elle donne lieu à un gonflement dans la partie antérieure & inférieure du bas-ventre, où le malade éprouve un certain poids.

L'hydropiſie du ſcrotum eſt aſſez fréquente dans les enfans, & nous en avons déjà parlé relativement à eux. Les hommes adultes y ſont auſſi ſujets ; elle eſt le plus ſouvent en eux une ſuite de l'hydropiſie du bas-ventre,

ou de celle de la poitrine ; elle diffère de l'hydrocèle.

L'hydrocèle conſiſte dans un épanchement d'eau dans la tunique vaginale du teſticule ; ſa guériſon dépend de moyens chirurgicaux, parmi leſquels il y a un choix à faire, & dont le ſuccès n'eſt pas toujours sûr.

On a parlé de l'hydrocéphale, en traitant des maladies des enfans : elle peut être interne ou externe ; l'interne diffère de l'hydropiſie du cerveau, en ce que, dans l'hydrocéphale, l'eau amaſſée a ſon ſiége entre les membranes du cerveau & le crane, ou entre ces mêmes membranes & le cerveau ; & que dans l'hydropiſie du cerveau, l'épanchement eſt dans les ventricules de ce viſcère. Quoique

l'hydropiſie du cerveau, ſoit plus fréquente dans les enfans, les adultes en ſont quelquefois atteints. Elle eſt le plus ſouvent en eux une ſuite de la manie.

Le *ſpina bifida*, ou l'hydropiſie de la colonne vertébrale, eſt un réſultat aſſez ordinaire de l'ydropiſie du cerveau, parce que l'eau de ce dernier organe s'infiltre aiſément dans la moëlle épinière, ou entr'elle & ſes membranes.

Les articulations étant fortifiées & ſoutenues par des capſules membraneuſes, l'eau peut s'y accumuler, & donner lieu à une eſpèce d'hydropiſie. Le mouvement de l'articulation devient difficile dans ce cas, & on y apperçoit une tumeur plus ou moins conſidérable.

Toutes ces hydropiſies circonſcrites ſuppoſant preſque toujours un état cachectique des humeurs, demandent en général les dépuratifs, les réſolutifs, & ceux qui ſont propres à ouvrir les différens couloirs du corps, & les toniques, lorſqu'on eſt parvenu à évacuer ou à diſſiper l'eau qui formoit l'hydropiſie.

De l'Emphyſéme.

On a dit plus haut que les tumeurs ne contiennent quelquefois que de l'air, & ce ne ſont pas celles qui annoncent le moindre degré de dégénération dans les humeurs ; car l'air renfermé dans ces tumeurs, eſt vraiſemblablement le réſultat d'un mouvement fermentatif dans les fluides, & peut-être

même dans les ſolides, qui détermine le dégagement de l'air & des gaz qui entrent dans leur compoſition ; mouvement qui ne doit jamais avoir lieu dans un corps organique bien conſtitué, & jouiſſant de toutes ſes facultés vitales ; car on ne parle pas ici des plaies, & des léſions accidentelles qui peuvent donner lieu à l'introduction de l'air extérieur dans les cavités du corps, ou dans le tiſſu des parties qui le compoſent. L'emphyſème, qui tient à la diſpoſition particulière des humeurs, a ſouvent lieu dans la gangrène, & dans les maladies qui tendent à la diſſolution putride des fluides & des ſolides. Les impreſſions de l'ame, certains poiſons, en éteignant l'énergie vitale qui main-

tient le corps contre la diſſolution, peuvent donner lieu à un dégagement de ſubſtance aériforme, & produire l'emphyſême.

Ainſi, toute tumeur dont la matière eſt de l'air, ou un fluide analogue, annonce un vice dans la conſtitution, qu'il faut combattre d'après la connoiſſance qu'on aura des cauſes qui le fomentent. Si elle étoit l'effet de la putridité dans une fièvre aiguë, ou de la gangrène, il faudroit inſiſter ſur les toniques & ſur les anti-putrides; aux affections de l'ame, il faudroit oppoſer des moyens moraux, &c.

De la Tympanite.

Une des collections de ſubſtance aériforme la plus marquée, eſt la tym-

panite, qu'on reconnoît au gonflement, à la tenſion, & la réſonnance du bas-ventre. Ce nom de *tympanite* eſt fondé ſur ce que cette partie fait du bruit comme un tambour, lorſqu'on la frappe.

Ce bruit & le défaut de fluctuation doivent faire diſtinguer la tympanite de l'hydropiſie. La première eſt une affection chronique d'une certaine permanence, qui ne doit pas non plus être confondue avec les gonflemens paſſagers du ventre, occaſionnés par des vents.

L'état de gêne & l'irritation que produit, dans la tympanite, le gonflement du bas-ventre, donnent ſouvent le hoquet & des envies de vomir.

Si l'air que produit la tympanite

n'eſt renfermé que dans les inteſtins, le malade eſt dans le cas de rendre quelquefois des vents & d'être ſoulagé par cette émiſſion ; mais lorſque l'air ſe trouve dans la cavité du bas-ventre, il eſt privé de cette reſſource.

Dans le traitement de la tympanite, il eſt très-important de ne pas prendre le change ſur le ſiége où réſide l'air qui la produit ; s'il étoit dans les inteſtins, & qu'il y eût des ſignes évidens d'une ſaburre qui donnât lieu à ce dégagement d'air, il faudroit commencer par évacuer le canal inteſtinal par le moyen des purgatifs. Dans le cas où des cauſes affoibliſſantes, telles que la paralyſie, ou des principes de diſſolution, tels que des ulcères internes, le ſcorbut, ou

des obſtructions invétérées, qui, par une longue ſtagnation, auroient conduit les humeurs à un mouvement de fermentation capable d'en dégager l'air; dans un pareil cas, il faudroit s'abſtenir de purgatifs qui affoibliroient davantage, ou ne les employer qu'avec circonſpection: les toniques ſeroient les remèdes les plus convenables; en les employant, il faudroit en même tems tâcher de remédier à la conſtipation, qui eſt un état aſſez ordinaire dans la tympanite.

L'émétique donné à petites doſes fréquemment répétées, n'auroit pas l'inconvénient des purgatifs: il eſt tonique adminiſtré de cette manière, & il diſſipe la conſtipation. On pourroit le combiner avec le quinquina,

qui eſt ſi propre à arrêter la diſſolution putride.

Dans le cas de paralyſie, il faudroit, outre l'émétique, & les fortifians donnés intérieurement, faire des frictions extérieurement ſur les parties paralyſées avec le baume de Fioraventi, ou avec l'onguent nervin.

Enfin, ſi la tympanite étoit l'effet du ſpaſme, on auroit recours aux bains tièdes ou froids, & aux potions anti-ſpaſmodiques, telles que celle-ci. Un demi-gros de liqueur anodine minérale d'Hoffmann, une cuillerée d'eau de fleurs d'orange, douze gouttes anodines de Sydenham, une once de ſyrop de Stæchas, quatre onces d'eau de tilleul, mêlés pour une potion; on en fera prendre une

cuillerée à bouche toutes les heures.

Malgré les différens moyens que nous propoſons, il y a peu à compter ſur la guériſon de la tympanite, ſi elle eſt l'effet du délâbrement des viſcères du bas-ventre.

Des Phthyſies.

Quoique le mot de phthyſie ne réveille communément que l'idée de la phthyſie pulmonaire, on peut donner cette dénomination à l'ulcération de tout autre organe, qui donne lieu à une fièvre lente. D'après ſon étymologie grecque, le mot phthyſie ſignifie *corruption*; en effet, une certaine acrimonie des humeurs eſt ſouvent le principe de la phthyſie; & même lorſque la phthyſie a eu une

autre origine, lorſque l'ulcération a été produite par d'autres cauſes, la matière purulente qu'elle fournit finit toujours par introduire dans la conſtitution un miaſme corrupteur qui entretient la fièvre lente, & conduit à la conſomption.

Quoique l'ulcération de tout organe interne ſoit une maladie grave, & communément ſuivie d'une terminaiſon funeſte, celle des poumons eſt la plus remarquable, la plus connue, peut-être, parce qu'elle eſt malheureuſement plus commune que celle des autres viſcères. C'eſt auſſi celle qui mérite le plus d'attention, par la multitude des cauſes qui peuvent attaquer cet organe.

De la Phthyſie pulmonaire.

L'organe de la reſpiration, par ſa conſtruction, par le tiſſu qui le compoſe, & ſur-tout par la nature de ſes fonctions, ſemble être plus expoſé que tout autre aux impreſſions d'une multitude de cauſes deſtructives.

Les poumons ſont conformés de manière que la maſſe du ſang qui circule dans tout le corps, doit traverſer ce viſcère ; le ſang, par conſéquent, doit s'y trouver d'autant plus preſſé, & ſon mouvement y être d'autant plus accéléré, que les troncs de ſes vaiſſeaux qui correſpondent à ceux qui ſervent à la circulation générale des humeurs dans le reſte du corps ſont plus petits. Tout accident

capable d'y comprimer le ſang, & d'y augmenter l'intenſité de ſon mouvement, peut y occaſionner une léſion; & de tels accidens peuvent être d'autant plus multipliés, que la poitrine eſt plus ou moins intéreſſée dans tous les mouvemens un peu conſidérables du corps.

Le tiſſu lâche & ſpongieux des poumons les rend favorables aux diverſes congeſtions, ſoit du ſang, ſoit des autres humeurs; & ſi la ſubſtance de ce viſcère peut facilement être forcée, & ſouffrir des ſolutions de continuité, ſa molleſſe & ſon défaut d'énergie, joints au mouvement continuel de la reſpiration, s'oppoſent à une parfaite cicatriſation.

L'air

L'air qui entre a chaque inſtant dans les poumons y porte les impreſſions de ſes diverſes températures, & des corps étrangers dont il peut être impregné, & peut par-là leur nuire de différentes manières.

D'après ce qui a été déjà dit au ſujet des hémorrhagies actives, & de cette diverſe direction que le ſang & les humeurs affectent dans les differens âges de la vie, il y a dans la conſtitution même de l'homme une cauſe de deſtruction qui n'a ſon effet que dans quelques individus, mais qui les menace tous plus ou moins à une certaine époque de la vie, & cette époque eſt entre l'âge de dix-huit & celui de trente-cinq ou trente-ſix ans. A cette époque, le ſang, qui ſe

portoit auparavant vers la tête, ſe dirige vers la poitrine, & agit avec une grande force contre cet organe, qui ne peut pas toujours réſiſter à ſon impulſion; dans ce cas, les vaiſſeaux cèdent, ſe rompent, & ſouffrent une hémorrhagie, qui eſt ſuivie d'un ulcère, par la difficulté naturelle qu'ont les poumons à ſe cicatriſer. Lorſque les autres hémorrhagies, telles que les règles & les hémorrhoïdes, viennent à ſe ſupprimer, la poitrine devient auſſi quelquefois l'aboutiſſant des humeurs qui s'écouloient par d'autres organes, & ne réſiſte point à leurs efforts. Elle n'eſt pas ſeulement léſée par la ſuppreſſion des écoulemens ſanguins, celle des écoulemens d'une autre nature, &

même la répercuſſion des excrétions cutanées, de la matière rhumatiſmale, de la matière goutteuſe, exercent une influence funeſte ſur les poumons. La matière âcre des exanthêmes produit une éroſion qui donne lieu à des hémorrhagies lentes, qui paroiſſent d'abord peu dangereuſes, mais qui finiſſent par altérer la ſubſtance de cet organe, & par amener la conſomption.

La matière du rhumatiſme, celle de la goutte, & celle du catarrhe accumulée dans les poumons, s'y épaiſſit, y forme des concrétions turberculeuſes, qui, finiſſant par ſuppurer, donnent lieu à la phthyſie de cet organe.

Les poumons ſont très-ſujets aux inflammations, quiſe terminent ſouvent

par la ſuppuration, & celle-ci eſt très-ſouvent ſuivie d'une fièvre lente conſomptive.

La phthyſie pulmonaire n'eſt pas toujours précédée d'une inflammation ou d'une hémorrhagie; elle n'eſt pas toujours accompagnée de l'excrétion d'un véritable pus. Il y a une eſpèce de phthyſie qu'on appelle *pituiteuſe*, dans laquelle, au lieu de matière purulente, les malades ne rendent que des crachats limpides & viſqueux. Elle ſurvient ordinairement à la ſuite d'un catarrhe, & elle paroît être fondée ſur l'atonie des poumons entretenue par une congeſtion d'humeurs catarrhales.

Enfin, une certaine conformation de la poitrine influe vraiſemblable-

ment beaucoup ſur la production de la phthyſie pulmonaire ; car on reconnoît les perſonnes qui ſont naturellement diſpoſées à cette affection : elles ont, dans l'habitude du corps, des caractères marqués qui trompent rarement ; tels ſont un col allongé, des épaules ſaillantes, une poitrine étroite & ſerrée, un teint délicat, des plaques d'un rouge vif ſur leurs joues, qui tranchent ſur la blancheur des autres parties, une grande foibleſſe & beaucoup d'irritabilité.

La phthyſie pulmonaire s'annonce par une douleur plus ou moins conſidérable dans quelque partie de la poitrine, par une toux qui eſt d'abord aſſez légère, & à laquelle on fait ordinairement peu d'attention ; mais

que le moindre mouvement rend plus forte & plus importune ; la reſpiration du malade eſt plus ou moins difficile, ſa voix eſt rauque, & quelquefois aiguë ; ſon pouls eſt agité d'un mouvement fébrile, qui a des exacerbations ou redoublemens ; ſes crachats ſont purulens ou muqueux, & les premiers lui paroiſſent avoir un goût ſalé. Lorſque la maladie eſt avancée, & que le malade approche de ſon terme fatal, il eſt tourmenté d'une diarrhée colliquative ; il a, pendant la nuit, des ſueurs abondantes qui l'affoibliſſent beaucoup, ſes ongles ſe recourbent, ſes cheveux tombent, & la mort eſt alors le premier évènement auquel on doit s'attendre.

Dans ce dernier période de la maladie, il y a peu d'eſpoir à fonder ſur les remèdes ; mais leur adminiſtration bien conduite dans le premier tems, & ſur-tout déterminée d'après une juſte évaluation des cauſes qui ont concouru à la production de la phthyſie, peut arrêter les progrès de la maladie, & garantir le malade.

L'inflammation des poumons doit être calmée par le régime anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire par les moyens qui peuvent modérer la fougue du ſang, ou en diminuer la maſſe, tels que les boiſſons délayantes & tempérantes, l'abſtinence des viandes, la ſaignée, &c. Celle-ci doit être aſſortie aux forces & au tempérament du malade. Il y a des inflammations

lentes des poumons qui exigent qu'on la répète de tems en tems ; dans ce cas, on doit ſe borner à de petites ſaignées. S'il y a quelqu'eſpèce de phthyſie dans laquelle le lait puiſſe être de quelqu'utilité, c'eſt dans celle qui dépend de l'inflammation des poumons : les farineux doivent former la nourriture du malade ; ils ſont plus convenables que les autres végétaux, qui ne ſoutiendroient pas aſſez ſes forces. Les farineux dont on fait le plus d'uſage ſont le riz, le gruau d'orge, le ſagou, le ſalep, quoique les deux derniers ſoient bien au-deſſous des éloges qu'on leur a donnés, & bien éloignés d'avoir toutes les vertus qu'on leur a attribuées. Il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'il faut éviter

le froid, les exercices violens, & toutes les cauſes d'irritation. Une douce tranſpiration eſt la diſpoſition du corps la plus convenable.

On a beaucoup vanté l'équitation, les voyages en voiture, ou ſur un vaiſſeau. Les voyages ſur mer ſont d'une utilité plus reconnue que les autres eſpèces de geſtation.

Les vomitifs donnés à petites doſes, mais répétés de tems en tems, peuvent être utiles en détournant de la poitrine la trop forte congeſtion des humeurs, & ils n'ont pas les inconvéniens des purgatifs, qui ſuppriment l'expectoration, diminuent la tranſpiration, & peuvent déterminer la diarrhée. Les veſſicatoires, en produiſant le même effet, peuvent être d'un grand ſecours.

Les remèdes les plus nuiſibles dans la phthyſie pulmonaire, & qui cependant ont eu la plus grande vogue, ce ſont les balſamiques, proſcrits trop tard, & dont on a enfin reconnu le danger fondé ſur leur âcreté, & leur qualité irritante.

Dans les cas où la phthyſie a été occaſionnée par la ſuppreſſion des flux naturels ou habituels, on doit s'attacher à les rétablir : cette condition doit être jointe aux autres moyens. Il en eſt de même des exanthêmes ou humeurs accoutumées à ſe jetter ſur la peau, telles que la gale, les dartres, &c. C'eſt dans ces cas que les veſſicatoires & les cautères paroiſſent éminemment néceſſaires.

On a dit que les balſamiques étoient

les plus pernicieux de tous les remèdes dans la phthyſie dépendante de l'inflammation des poumons, ou de l'ulcère qui en eſt la ſuite; mais ils peuvent être avantageux, donnés avec meſure, dans la phthyſie qui eſt la ſuite d'un catarrhe, dans cette eſpèce de phthyſie pituiteuſe qui paroît avoir pour fondement l'atonie ou la foibleſſe des poumons long-tems ſurchargés d'humeurs lymphatiques, & dans laquelle les malades rendent, au lieu de pus, des crachats limpides & muqueux. Cette eſpèce de remède ne conviendroit point dans les cas où il y auroit des tubercules aux poumons, quoiqu'ils ſe forment quelquefois à la ſuite du catarrhe. Ce remède âcre les diſpoſeroit à s'enflammer,

ce qu'on doit éviter avec le plus grand ſoin.

Les veſſicatoires conviennent auſſi dans la phthyſie pituiteuſe : l'émétique eſt très-propre à débarraſſer les poumons d'une partie des humeurs dont ils ſont ſurchargés. Le quinquina, qui ſeroit nuiſible dans le cas d'inflammation, d'ulcération & de tubercules, peut être ici très-avantageux ; & nous lui avons vu produire de bons effets, ainſi qu'aux extraits amers : par la même raiſon, le lait ſeroit nuiſible dans la phthyſie pituiteuſe.

On a dit que tout autre viſcère ſuſceptible d'une ulcération ſuivie de la fièvre lente, étoit, comme les poumons, ſujet à la phthyſie ; tous les viſcères du bas-ventre ſont dans ce cas.

De la Phthyſie hépathique, ou du Foie.

L'ulcère du foie eſt ordinairement la ſuite d'une inflammation de ce viſcère, qui s'eſt formée plus ou moins lentement : dans cette affection, les organes de la digeſtion ſont particulièrement affectés, le malade eſt ſans appétit, & ſon teint eſt plus ou moins jaune, il éprouve une tenſion douloureuſe à l'hypocondre droit. La poitrine eſt auſſi plus ou moins intéreſſée, ſelon la partie du foie où l'ulcération a ſon ſiége : la gêne, la difficulté de reſpirer & la toux, doivent être plus conſidérables lorſque l'ulcère eſt ſitué dans la partie ſupérieure & contigue au diaphragme,

que lorſqu'il eſt placé dans ſa partie inférieure. Le pus même quelquefois paſſe dans les poumons, & eſt rejeté par les crachats : quelquefois en ſe jetant ſur les jambes il y forme des ulcères. Si l'ulcération a ſon ſiége dans la membrane extérieure du foie, & que celle-ci contracte, comme cela arrive ſouvent, une adhérence avec le péritoine, ou la membrane qui eſt immédiatement ſous la peau, le pus eſt dans le cas de ſe faire jour au-dehors, & on lui en facilite le moyen, en ouvrant la tumeur extérieure qu'il vient former ſur la région du foie. C'eſt la route la plus favorable qu'il puiſſe prendre ; car, ſi l'ulcère ſe décharge dans la cavité du ventre, il en réſulte une hydropiſie purulente & incurable.

Dans l'ulcère du foie, les ſaignées générales ſeroient nuiſibles ; ſi elles ſont néceſſaires, on ne peut employer avec fruit que celles qui tendent à dégorger immédiatement le foie, telles que les ſang-ſues appliquées à l'anus. L'émétique ne ſeroit pas un remède bien sûr, par rapport aux ſecouſſes qui accompagnent ſon effet, & qui retentiroient trop violemment ſur le foie. Comme dans l'ulcère du foie il domine ordinairement une acrimonie bilieuſe, il eſt eſſentiel de l'évacuer, ou d'en modérer les effets par des purgatifs doux, & par les boiſſons délayantes, telles que le petit-lait, l'eau de pouler, l'eau de veau, &c. Les farineux ſont la nourriture qui convienne le plus. Le lait auroit des

inconvéniens, par rapport à l'acrimonie bilieuſe, qui en rendroit la digeſtion difficile, & pourroit déterminer la diarrhée.

De la Phthyſie ſplénique, ou de la Rate.

Cette affection eſt très-rare : les ſignes qui peuvent en indiquer l'exiſtence ne ſont pas auſſi évidens que ceux qui caractériſent les autres phthyſies. Le gonflement de l'hypocondre gauche, ni ſa pulſation ne ſont pas des ſignes certains : on en peut dire autant de l'enflure du pied gauche du malade ; mais lorſqu'on peut s'aſſurer de la réalité de l'ulcère de la rate, on peut lui appliquer les mêmes moyens de guériſon qui conviennent à l'ulcération du foie.

De la Phthyſie rénale.

La phthyſie des reins eſt plus facile à reconnoître ; le pus qui provient de l'ulcère ſe trouve dans les urines, & ſe dépoſe au fond du vaſe, ſous la forme d'une eſpèce de gelée ; le malade éprouve de la tenſion & de la peſanteur dans la région des lombes, & un engourdiſſement à la cuiſſe du même côté où ſe trouve l'ulcère.

Cet ulcère a pu avoir pour origine ou une congeſtion inflammatoire du ſang, ou un principe d'acrimonie qui aura déterminé l'inflammation du rein affecté ; ou bien l'inflammation qui a précédé l'ulcère aura eu pour cauſe l'irritation produite par des calculs. On doit avoir égard à ces différentes

cauſes dans le traitement de la phthyſie rénale ; mais la guériſon d'une pareille maladie doit être l'ouvrage de la nature, qu'il faut ſeconder par un régime adouciſſant, & par les moyens extérieurs qui peuvent diminuer l'irritation des reins, tels que les fomentations émollientes, faites ſur la région lombaire.

De la Phthyſie inteſtinale.

L'ulcère des inteſtins peut être la ſuite d'une inflammation cauſée par une congeſtion de ſang, ou le réſultat de la dyſſenterie, ou l'effet de quelque poiſon irritant. De quelque cauſe qu'il provienne, ſon traitement n'admet guère que des moyens adouciſſans. Tout aliment & toute boiſſon capa-

bles d'irriter doivent être interdits : c'eſt à la nature à faire le reſte ; elle a heureuſement ici un moyen naturel pour évacuer le pus, beaucoup plus commode que celui que lui offrent les autres viſcères.

De la Phthyſie méſentérique.

Elle eſt le réſultat de l'engorgement des glandes du méſentère : cet engorgement a lieu dans l'atrophie des enfans, dont il a éte parlé. Dans les ſujets plus avancés en âge, cet engorgement eſt ordinairement l'effet du vice ſcrophuleux. L'ulcération des glandes méſentériques offre peut-étre encore moins de reſſources que les autres phthyſies ; car outre que le pus s'épanche dans la cavité du bas-ventre,

la nature des glandes les rend très-peu ſuſceptibles d'action & d'énergie, & ſemblent, par conſéquent, s'oppoſer à leur rétabliſſement.

De la Fièvre ectique.

C'eſt une fièvre qui conſume lentement le corps & le conduit enfin à la mort, ſans qu'on puiſſe lui reconnoître aucune cauſe locale, qui n'eſt point la ſuite d'une ulcération, & qui dépend d'un état particulier des fluides, & peut-être des ſolides ; en un mot, d'un vice de la conſtitution, qui lui a fait donner la dénomination d'*ectique*, du grec ἕξις, *habitude*, maniére d'être habituelle.

Cette fièvre a deux redoublemens dans les vingt-quatre heures, un le

ſoir, & celui-là eſt le plus conſidérable ; & un autre vers midi. Elle dure quelquefois pluſieurs années.

Il eſt très-difficile d'aſſigner les cauſes de cette eſpèce de fièvre : on ſuppoſe communément qu'elle tient à quelqu'acrimonie des humeurs, qui eſt un principe d'irritation ſans ceſſe agiſſant ſur les nerfs & ſur les vaiſſeaux, & les déterminant à des mouvemens irréguliers. Ne pourroit-on pas ſoupçonner plutôt une diſpoſition vicieuſe du ſyſtême nerveux, une irritabilité devenue habituelle, excitée & entretenue par les paſſions de l'ame ? Des excrétions cutanées, par leur répercuſſion peuvent bien cependant introduire, dans la conſtitution, une acrimonie capable d'exciter

& d'entretenir la fièvre ectique. Une bile très-âcre peut produire le même effet.

Les différentes causes qui peuvent avoir part à la production de cette fièvre, doivent être examinées avec attention, afin d'être à même de leur opposer avec sûreté les moyens capables d'enchaîner leur action. Les bains & les boissons adoucissantes paroissent très-nécessaires, pour délayer les humeurs & tempérer leur âcreté, & diminuer l'irritabilité du genre nerveux.

La langue du malade, dans la fièvre ectique, n'annonce pas ordinairement l'existence de la saburre des premières voies; cependant, si on soupçonnoit celle d'une acrimonie bilieuse, il fau-

droit tâcher de l'évacuer par le moyen des purgatifs doux : tout purgatif actif ſeroit dangereux. On tireroit peut-être de plus grand avantages de l'émétique, en ce qu'il fortifie, donne une détermination aux humeurs vers la peau, détruit le ſpaſme, & peut par tous ces effets, & par la ſecouſſe générale qu'il imprime à toute la machine, détruire la diſpoſition vicieuſe & habituelle du genre nerveux.

Dans le cas d'humeurs cutanées ſupprimées, on tâchera de les rappeller à la peau par des boiſſons diaphorétiques, ou d'y ſuppléer par un veſſicatoire ou un cautère.

Lorſqu'on aura modéré l'acrimonie des humeurs, diminué l'irritabilité

du ſyſtême nerveux, par le moyen des délayans & des bains, il conviendra d'affermir le ton des organes, & d'en fixer la trop grande mobilité par l'uſage du quinquina, ou du moins des extraits amers, tels que ceux de piſſenlit, de fumeterre, de racine d'aulnée, &c.

Des Affections conſomptives ſans fièvre.

On a parlé de la conſomption qui ſuit l'ulcération des viſcères & la fièvre lente qui l'accompagne; on a fait mention de la fièvre lente ſans ulcération interne, qui conduit la machine au même dépériſſement; il reſte à préſenter quelques autres affections qui détruiſent lentement

l'organiſation, & qui d'abord marchent ſans fièvre, quoique ce ſymptôme vienne enfin s'y joindre, lorſque la maladie approche de ſon terme, ou du moins lorſqu'elle a fait des ravages conſidérables.

De la Conſomption nerveuſe.

On ne peut guère donner d'autre nom à une affection qui, ſans aucune léſion locale, ſans fièvre, du moins d'abord, & ſans aucune cauſe matérielle qu'on puiſſe appercevoir, mine inſenſiblement le corps, & ſappe les fondemens de ſon organiſation. Aucun organe ne paroît dérangé, rien ne s'oppoſe à ſes fonctions; mais ces fonctions s'exécutent avec langueur. Ce ne ſont point les or-

ganes qui manquent à la vie, c'eſt la vie qui paroît manquer aux organes. Ce genre de conſomption paroît, en effet, tenir au principe immédiat de la ſenſibilité, à une habitude vicieuſe du ſyſtême des nerfs, à une ſorte de détérioration des facultés vitales.

Les circonſtances qui conduiſent ordinairement à cet état funeſte, en indiquent aſſez la nature & la véritable cauſe prochaine : les perſonnes qui ſont atteintes de cette eſpèce de conſomption ont éprouvé de grandes déperditions de forces par l'effet de quelqu'évacuation exceſſive de ſang, ſoit naturelle, ſoit accidentelle, ou de quelqu'autre cauſe d'épuiſement, telle qu'une diarrhée longue & opi-

niâtre, ou des ſueurs immodérées. Mais des principes plus actifs de cette maladie, & plus capables d'agir immédiatement ſur les premiers moteurs de la machine, ce ſont les paſſions de l'âme, & ſur-tout les paſſions triſtes, les travaux de l'eſprit & l'abus des plaiſirs.

Le traitement de la conſomption nerveuſe n'admet aucun remède affoibliſſant, la ſaignée ni les évacuans d'aucune eſpèce ne ſauroient y trouver place; toutes les indications ſont pour les moyens propres à réparer les forces, tels qu'une bonne nourriture, & des alimens d'une facile digeſtion; pour ceux qui peuvent donner directement aux nerfs de la conſiſtance & du ton, tels que le

quinquina, le fer & les bains froids, enfin pour ceux qui ont le pouvoir d'agir ſur l'ame par l'entremiſe des ſens, tels que la promenade, l'exercice varié, les converſations intéreſſantes, la muſique, & ſur-tout les voyages, qui ont une puiſſante influence & ſur l'ame & ſur le corps.

De la Conſomption dorſale.

Cette eſpèce de conſomption eſt du même genre que la précédente, & elle n'en diffère guère que par les circonſtances de ſon origine & quelques ſymptômes. Elle eſt le fruit d'un délire propre aux jeunes gens, qui, tourmentés par une ſurabondance de vie, ſe hâtent de la répandre, & d'en faire des ſacrifices immodérés à

ſa volupté, & le plus ſouvent à ſon ſimulacre. Nouveaux Ixions, embraſſant ſans ceſſe des nuées, ils leur prodiguent une vigueur deſtinée à des objets réels. Pourſuivis par une idée qui revient toujours, & qui toujours fait place à une ſenſation deſtructive, ils conſument leur exiſtence ſans la communiquer, & détruiſent leur individu par l'abus des moyens que la nature a conſacrés à le propager.

La conſomption, qui eſt le produit de la maſturbation, ou du moins d'une trop grop grande émiſſion de la liqueur ſéminale, a des ſymptômes particuliers qui ne ſe font point remarquer dans les autres eſpèces de conſomption. Un de ces ſymptômes

eſt tellement caractériſtique, que la maladie en a reçu ſa dénomination de *dorſale*, c'eſt la courbure de l'épine du dos, où le malade éprouve une ſenſation ſemblable à celle que cauſeroient des fourmis en deſcendant le long de cette partie du corps. Un autre caractère de la conſomption dorſale, c'eſt un grand affoibliſſement des facultés intellectuelles, qui ſemblent au contraire recevoir un nouveau degré de vivacité dans les autres maladies conſomptives. Ce dernier ſymptôme laiſſe entrevoir de grands rapports entre la liqueur prolifique & l'organe fondamental de la vie, qui eſt auſſi celui de la penſée, c'eſt-à-dire le cerveau.

Le traitement de la conſomption

dorſale doit être le même que celui de la conſomption nerveuſe. On doit ſeulement y ajouter une grande attention à éloigner le malade de tous les objets & de tous les amuſemens capables de réveiller en lui les idées de la volupté ; à ſubſtituer à ces objets & à ces amuſemens une occupation qui le captive, & lui en faſſe perdre le ſouvenir, ou qui, du du moins, en affoibliſſe, les impreſſions. On a dit au ſujet de la conſomption nerveuſe, qu'on devoit chercher à réparer les forces par des alimens nourriſſans. Ici ce moyen auroit des inconvéniens, une nourriture trop ſubſtantielle augmenteroit la maſſe de la liqueur ſéminale, & cette liqueur, lorſqu'elle eſt trop

abondante, devient un aiguillon qui porte le trouble dans les ſens.

De la Conſomption des Vieillards.

Celle-ci n'eſt point le fruit des tranſports d'un tempérament fougueux, ni des erreurs d'une imagination enflammée; c'eſt l'ouvrage irréparable du tems, & l'effet de cette dégradation lente qui conduit inſenſiblement les êtres vivans à la deſtruction & à la mort. Qui oſeroit entreprendre de les faire rétrograder vers la vie, dont un mouvement irréſiſtible les éloigne ſans ceſſe?

Des Maladies locales.

On a juſqu'ici lié les diverſes eſpèces de maladies à des genres, ſoit parce

qu'elles tenoient à une même classe de mouvemens irréguliers, soit parce qu'elles étoient une suite de la dégénération des humeurs en général, soit enfin parce qu'elles avoient une grande analogie dans leurs symptômes. Il va être question des maladies isolées, qui ne paroissent point tenir à d'autres, qui ont leur cause dans l'organe même où elles se manifestent, ou qui l'ont dans un organe différent qui sympathise avec lui. On auroit pu, & il auroit été peut-être convenable de le faire, parler des maladies des nerfs, qui forment aussi une classe d'affections analogues, avant d'en venir aux maladies locales; mais on a eu des raisons particulières pour renvoyer cette matière à la fin de cet abrégé.

Des Maladies de la Peau.

Les maladies qui affectent l'organe de la peau, lorſqu'elles ne dépendent point d'une diſpoſition vicieuſe de la maſſe générale des humeurs, ſont plus déſagréables que dangereuſes, & dont par cela même on deſire quelquefois davantage de ſe délivrer.

Des Envies.

Les *envies* ſont des taches ou des excroiſſances qu'on apporte en naiſſant: on les croit l'effet de violens deſirs que la mère a eu pendant ſa groſſeſſe, & dont l'impreſſion s'eſt marquée ſur l'enfant. Cette idée eſt peut-être une erreur, mais à laquelle on n'a oppoſé que de faux raiſonnemens. Les taches

naturelles ſont ineffaçables : on a quelquefois extirpé les excroiſſances, lorſqu'elles n'étoient pas trop conſidérables.

Des Taches de rouſſeur.

On les appelle *lentilles*, parce qu'elles ont la couleur & la forme des lentilles : le ſoleil peut bien les rendre plus ſenſibles ; mais il eſt fort douteux que ces taches ſoient le produit de cette cauſe On peut, ſinon les détruire tout-à-fait, du moins les diminuer, en faiſant prendre intérieurement des remèdes dépuratifs, & en faiſant laver la partie où ſont ces taches, avec une décoction de frais de grenouilles, où l'on aura verſé quelques gouttes d'eau végéto-minérale.

De la Couperoſe.

C'eſt une rougeur vive & bleuâtre du viſage, & ſur-tout du nez, qui affecte ordinairement les perſonnes adonnées aux boiſſons ſpiritueuſes : ceux qui ſont dans ce cas, en connoiſſent le remède, & l'ont toujours ſous la main ; mais ils aiment mieux leur maladie.

De l'Erythême.

On donne le nom d'érythême à une rougeur inflammatoire, qui eſt l'effet de l'irritation que différentes cauſes peuvent produire ſur la peau : telles ſont la piqûre des inſectes, le contact de certaines plantes âcres ou garnies de piquans, le froid, &c. L'eau tiède, l'application

l'application ſur la partie d'un peu de thériaque délayée dans de l'eau, le cérat de Galien, ſuffiſent ſouvent pour diſſiper cette affection.

Des Bourgeons.

Ils ſont l'effet d'un mauvais régime & de l'abus des alimens âcres, tels que la viande fumée & ſalée, & les mets fortement aſſaiſonnés. Une nourriture douce eſt le remède le plus efficace pour les faire diſparoître.

Nous ne ſuivrons pas plus loin la nomenclature des affections locales de la peau, qui peuvent preſque toutes ſe rapporter à un état inflammatoire paſſager, qui éxige les émolliens, ou à un principe d'acrimonie qu'il faut adoucir par le régime, ou par des applications lénitives.

De la Maladie Pédiculaire.

La production des poux a été regardée comme une affection dépendante d'une diſpoſition particulière de la peau, & d'un vice de la tranſpiration : cela n'eſt pas ſans vraiſemblance, puiſque la malpropreté eſt ſi favorable à la multiplication de ces inſectes. On diſtingue ceux qui naiſſent à la tête de ceux qui ſe tiennent aux habits. On en compte une autre eſpèce qui s'attache aux parties génitales. Si la malpropreté ſuffit pour propager ces eſpèces, il en eſt une autre qui paroît tenir à la conſtitution générale du corps, puiſque queique ſoin qu'on prenne du malade, les poux fourmillent ſur

toutes les parties de ſon corps, que ces parties dépériſſent, comme ſi leur ſubſtance ſe changeoit en vermine, & que la mort termine ordinairement cette eſpèce de conſomption. On dit que Sylla mourut de cette maladie : la Nature ne pouvoit pas mieux ſe faire juſtice d'un tyran qui l'avoit tant outragée.

L'onguent mercuriel, la ſemence de ſévadille en poudre, ou en infuſion, ſont les remèdes externes qu'on emploie communément contre la maladie pédiculaire. Les décoctions ou les extraits des plantes amères peuvent être très-utiles en même tems pour remédier aux vices de la conſtitution des humeurs.

Des Maladies de la Tête.

Il n'y a point de partie dans le corps qui préſente un auſſi grand nombre d'affections différentes que la tête. Cela vient de la multiplicité des organes qu'elle renferme, qui ſont plus ou moins compliqués, plus ou moins délicats, & dont les fonctions peuvent être dérangées par les cauſes les plus légères. La tête comprend tous les ſens, & chacun de ces ſens peut être bleſſé par des agens dont l'impreſſion ſeroit nulle pour le reſte du corps. Une trop grande lumière peut irriter & enflammer l'organe de la vue ; un ſon trop fort peut relâcher la membrane du tympan, & altérer l'ouïe. Quelle multiplicité de parties dans la

bouche, dans l'organe de la voix ! que de filets nerveux animent ces parties, & les rendent ſuſceptibles de léſion ! enfin la tête contient le cerveau, cet organe qui communique la vie à tous les autres, cet inconcevable inſtrument de la penſée, & dont la délicateſſe ſemble égaler l'importance de ſes fonctions. Cependant il faut obſerver que, comme la tête a des rapports généraux avec tout le corps, & des rapports plus particuliers & plus intimes avec certains organes, elle participe plus ou moins à leurs diverſes affections ; de ſorte que beaucoup de maladies de la tête ne ſont que *ſympathiques*, c'eſt-à-dire que la cauſe qui les produit n'eſt point dans la partie même où ſon effet ſe

fait ſentir, mais dans quelqu'autre organe lié avec la tête par quelque *ſympathie*. Les douleurs de tête, qu'on appelle *céphalalgie*, ſont ſouvent de cette nature.

De la Céphalalgie, ou Douleur de tête.

La douleur de tête peut affecter toute cette partie, ou être bornée à une de ſes portions : lorſqu'elle n'affecte que la moitié de la tête, on l'appelle *hémicranie*, & par corruption de ce mot, *migraine*. Quelquefois elle paroît circonſcrite dans un très-petit eſpace au ſommet de la tête, & alors on lui donne le nom de *clou*. La douleur, dans certains cas, n'affecte que certaines parties du

viſage ; c'eſt ce qu'on nomme *tic* douloureux de la face, & ce *tic* eſt permanent dans quelques ſujets, paſſager dans le plus grand nombre, & périodique dans quelques-uns.

Un grand nombre de cauſes de différente nature peuvent donner naiſſance à la douleur de tête : il eſt important de les connoître, pour le ſuccès des remèdes qu'on peut mettre en uſage.

La ſympathie de l'eſtomac & des premieres voies fait que, lorſque ces viſceres ſont ſurchargés d'une grande quantité de bile, ou d'une bile âcre, ou d'une ſaburre de toute autre nature, on éprouve quelquefois des maux de tête plus ou moins vifs. Lorſqu'on connoît l'exiſtence de cette cauſe, il

eſt aiſé de l'éloigner par le moyen de l'émétique & des purgatifs.

Quelquefois la douleur de tête eſt l'effet d'une forte direction du ſang vers cette partie : cet effet a lieu principalement dans les perſonnes ſujettes au ſaignement du nez, & qui n'en ont point eu depuis long-tems, & dans celles dont les autres écoulemens ſanguins, naturels ou artificiels, ont été ſupprimés. Les bains des pieds & les lavemens émolliens peuvent modérer cette eſpèce de céphalalgie ; mais il n'y a qu'une évacuation de ſang naturelle ou artificielle, qui puiſſe en prévenir le retour. La ſaignée du bras convient aux jeunes gens. Les ſang-ſues à l'anus ſont plus appropriées aux perſonnes d'un âge avancé.

Une humeur catarrhale ou rhumatiſmale peut former une congeſtion ſur la tête, & y devenir la cauſe d'une vive douleur : un veſſicatoire appliqué à la nuque, ou ſur le ſiége même de la douleur, eſt très-propre à la calmer & à en diſſiper le principe.

Ce même moyen convient très-ſouvent au *tic* douloureux de la face, parce qu'il a très-ſouvent pour cauſe une humeur rhumatique ou tout autre principe âcre. Lorſque le *tic* eſt périodique, on peut rompre la chaîne de ſes retours ou accès, par le moyen du quinquina.

La douleur de tête dépend quelquefois d'une affection hyſtérique : les moyens dont on ſe ſert pour combattre celle-ci ſervent à diſſiper l'autre. L'opium convient dans ce cas.

Elle peut être l'effet de la carie des dents, & ſon remède le plus sûr eſt alors dans l'extirpation de la dent cariée.

Beaucoup d'autres cauſes peuvent déterminer la douleur de tête ; mais celles que nous venons d'indiquer ſont les plus communes.

De l'inflammation du Cerveau ou de ſes membranes, produite par des cauſes externes.

Lorſqu'après une chûte, un coup reçu à la tête ; ou une forte commotion, qui a principalement porté ſur cette partie, ou lorſqu'après avoir été long-tems expoſé à l'ardeur du ſoleil, on éprouve un mal de tête violent & profond, qu'on a les yeux

rouges & le viſage gonflé, qu'on a le délire, ou que l'on eſt plongé dans un grand aſſoupiſſement, on a lieu de craindre que le malade ne ſoit affecté d'une inflammation du cerveau ou de ſes membranes. Il n'eſt pas aiſé, & peut-être il eſt impoſſible de diſtinguer le ſiége de l'inflammation : heureuſement cette connoiſſance eſt aſſez indifférente pour le traitement, qui doit être le même, quel que ſoit le lieu de l'affection.

Le malade, dans cette affection, a la tête lourde, & a de la peine à la ſoutenir : il y porte machinalement la main pendant le ſommeil ; pour l'ordinaire, il a des vomiſſemens par l'effet de la ſympathie qui exiſte entre cet organe & l'eſtomac. Le foie eſt

auſſi affecté ſympathiquement, comme le prouve la bile verte que rend le malade.

L'inflammation probable du cerveau doit être ici le principal objet dont on doit s'occuper, & on doit recourir le plus promptement poſſible aux moyens les plus efficaces pour la réprimer. A la ſaignée générale, qu'on doit répéter ſelon les forces du malade, on joindra l'application des ſang-ſues aux tempes, les boiſſons tempérantes, telles que le petit-lait, l'eau de poulet, dans leſquelles on fera diſſoudre un demi-gros de nitre ſur une pinte. On tâchera de tenir le ventre libre par des lavemens : on fera tenir le malade dans une ſituation droite, & on aura ſoin

ſoin de lui procurer un air frais Il ſeroit utile auſſi, au commencement, & avant que l'inflammation ſoit avancée, de lui faire ſur la tête des fomentations avec de l'eau fraîche dans laquelle on aura verſé un peu de vinaigre. Elles nuiroient, ſi l'inflammation avoit déjà fait quelques progrès. Ces moyens peuvent ſuffire, lorſqu'il n'y a pas d'eſquille d'os, ou d'autres corps étrangers dans la cavité du crâne ; car ſi ces accidens avoient lieu, il faudroit recourir à l'opération du trépan.

Des Maladies des Yeux.

L'œil eſt un organe très compliqué, compoſé d'un grand nombre de reſſorts auſſi délicats que ſenſibles; mille cauſes peuvent, par conſéquent,

en altérer la ſtructure, en déranger le jeu ; & comme cette partie eſt animée par une grande quantité de filets nerveux auxquels elle doit ce caractère d'expreſſion qui la diſtingue, les agens qui ſeroient ſans effet pour tout autre organe, produiſent ſur celui de la vue la plus vive irritation. Il n'eſt donc point ſurprenant que cette partie du corps ſoit ſuſceptible d'un très-grand nombre de maladies. On les a, ſans contredit, multipliées un peu trop, en donnant différens noms à la même affection ; mais il n'en eſt pas moins vrai que plus la ſtructure d'un organe eſt compliquée, plus elle doit donner lieu à une grande variété d'affections. On n'en fera pas ici un détail complet : on ne fera

mention que des plus communes, de celles qu'on peut guérir, ou du moins ſoulager avec des remèdes ſimples; & ſi on ſe permet de parler de celles qui exigent des opérations chirurgicales, ce ne ſera que d'une manière générale, & moins dans la vue d'en donner le traitement exact, que de ſatisfaire la curioſité que le Lecteur pourroit avoir ſur ce qui intéreſſe un organe auſſi important & auſſi merveilleux que celui de la vue. On a déjà parlé de l'ophthalmie, lorſqu'il a été fait mention des maladies inflammatoires. On ne fera ici qu'un expoſé ſuccinct des diverſes formes & des modifications variées de l'inflammation de l'organe de la vue, ou des parties qui le compoſent; ce

qui fera entrevoir la ſource de la prolixe nomenclature des maladies de l'œil.

On a donné le nom de *taraxis*, qui ſignifie trouble, à une inflammation légère de la conjonctive, c'eſt-à-dire de la membrane qui couvre la partie interne de la paupière, & qui s'étend ſur le globe de l'œil. Cette affection eſt ordinairement ſans fièvre.

Une inflammation conſidérable de la conjonctive au point de la faire déborder ſur la cornée, c'eſt-à-dire ſur la membrane la plus extérieure de celles qui compoſent le globe de l'œil, s'appelle *chemoſis*, c'eſt-à-dire qui rend apparent ce qui ne l'étoit point auparavant. Cet état d'inflammation eſt accompagné d'une fièvre

très-vive, qui demande l'emploi des moyens anti-phlogiſtiques preſcrit dans l'article de l'ophthalmie.

La *blepharophthalmie* eſt, d'après ſon étymologie, une inflammation des paupières, qui exige les mêmes moyens de guériſon que l'affection précédente, dirigés d'après le degré de la maladie.

L'*orgeolet* eſt un bouton inflammatoire de la groſſeur d'un grain d'orge, qui occupe les tarſes ou les bords cartilagineux des paupières. Il ſe guérit naturellement en peu de tems. On l'appelle *grêle*, ou *chazalion*, s'il ſe termine par induration.

L'inflammation du globe de l'œil, indépendamment de la fièvre conſidérable qui l'accompagne, & de

l'extrême ſenſibilité de l'organe qui ne lui permet point de ſupporter l'impreſſion de la lumière, ſe fait reconnoître à la douleur & à la pulſation que le malade éprouve dans l'intérieur de l'œil. On lui donne le nom de *phlegmon de l'œil.*

Si le gonflement qu'y occaſionne l'inflammation lui donne une ſaillie & un degré de proéminence qui ne permette plus aux paupières de le couvrir, le phlegmon de l'œil prend la dénomination d'*exophthalmie.*

Lorſque l'inflammation, c'eſt-à-dire le *phlegmon de l'œil*, ſe termine par la ſuppuration, & forme une collection de pus derrière la cornée, cette modification s'appelle *hypopyon*, mot qui n'exprime en effet que la préſence

du pus ramaſſé dans cet endroit. On donne le nom d'*onyx* à l'abcès qui a ſon ſiége dans la ſubſtance, ou entre les membranes qui forment la cornée.

Ces affections ſont quelquefois ſympathiques, c'eſt-à-dire que leur cauſe réſide dans un autre organe, où il faut l'attaquer: c'eſt ce qui a lieu dans les cas de mal de dents, ou de vers qui irritent les inteſtins, ou d'une ſaburre bilieuſe. Aux moyens extérieurs & locaux qui peuvent calmer l'inflammation, il faut joindre ceux qui peuvent détruire ou enlever les différentes cauſes. Dans le cas d'une humeur âcre qui auroit ſouffert une métaſtaſe à l'œil, on appliqueroit un veſſicatoire à la nuque, & on auroit recours aux purgatifs.

Des Taches de la Cornée.

Parmi les taches de la cornée, celle qui s'appelle en grec *leucoma*, ou *albugo* en latin, parce qu'elle eſt blanche & opaque, eſt la plus commune. Il y en a qui altèrent la cornée, ſans lui ôter ſa tranſparence : telle eſt celle qu'on appelle *nephelium*. Ces taches ſont l'effet d'un engorgement des vaiſſeaux extrêmement déliés de cette partie, ſoit que cet engorgement ſoit la ſuite & un reſte d'une inflammation précédente, ſoit qu'il dépende de quelque humeur hétérogène. Dans l'un & l'autre cas, on peut ſe ſervir avec avantage des moyens révulſifs, tels que les veſſicatoires, & des topiques réſolutifs.

Parmi ces derniers, on peut employer l'application de l'eau de roſes, dans laquelle on fera diſſoudre dix grains de ſel de Saturne.

Du Pterygion.

Cette affection eſt un gonflement de la caroncule lacrymale ou de cette partie charnue qu'on apperçoit dans le grand angle de l'œil. On lui a donné ce nom, qui ſignifie *petite aîle*, par rapport à la forme qu'elle préſente. Si elle dépend de l'état variqueux des vaiſſeaux de cette partie, on doit les dégorger par le moyen de l'application d'une ſang-ſue : ſi elle offre la forme d'une membrane tranſparente, on l'appelle *onglet*, parce que cette partie reſſemble alors à un ongle. On

lui donne le nom de *drapeau*, ſi elle eſt ferme & rouge. Lorſqu'elle a pris un caractère carcinomateux, on eſt obligé d'en venir à l'extirpation.

Du Staphiloma.

Si la cornée fléchit & offre une proéminence, la tunique de l'humeur aqueuſe, & quelquefois l'*iris*, y ſont déterminées, & y vont former une tumeur, qui demande l'emploi des remèdes chirurgicaux. Cette tumeur a reçu le nom de *ſtaphiloma*, peut-être parce qu'elle reſſemble à un grain de raiſin.

De la chûte de l'Œil.

Dans la nomenclature grecque des maladies des yeux, cette affection

porte le nom d'*ophthalmoptoſis*; une concrétion ou une tumeur formée dans le fond de la cavité où réſide le globe de l'œil, le détermine à ſortir de cette cavité. Cet accident grave demande les ſecours des perſonnes de l'art.

De l'Hydropiſie de l'Œil, ou Hydrophthalmie.

Cette affection, qui conſiſte dans une ſurcharge d'humeur aqueuſes ou féreuſes du globe de l'œil & des autres parties qui le compoſent, eſt ordinairement le réſultat d'une obſtruction des glandes de cet organe. On peut évacuer cette ſurabondance d'humeurs par le moyen des purgatifs, & eſſayer de réſoudre l'obſtruc-

tion des glandes par des topiques réſolutifs. Si les purgatifs n'avoient point un effet aſſez prompt, il faudroit donner une iſſue immédiate à l'humeur par le moyen d'une inciſion. L'eau de fenouil ou de plantain, à la doſe de deux onces, dans laquelle on fera fondre trois gros de ſucre candi, ſera un des réſolutifs qu'on pourra employer extérieurement.

Du Trichiaſis & du Diſtrichiaſis.

Ces dénominations tirent leur origine du mot grec *thrix*, cheveu. La première exprime l'introverſion des cils, de manière qu'ils irritent l'intérieur de l'œil La ſeconde exprime un double rang de cils. Cette ſingularité de conformation n'eſt pas com-

mune, & elle n'eſt nuiſible que lorſque l'un des deux rangs de cils eſt dirigé contre le globe de l'œil. Ce dernier état vient de la nature : l'autre peut être l'effet d'un relâchement de la membrane extérieure de la paupière. Dans ce cas, on doit tâcher de la raccourcir, en lui donnant du ton. Les fomentations, faites avec du vin blanc ou même de l'eau-de-vie, où l'on aura fait infuſer des roſes rouges & fait diſſoudre un ſcrupule d'alun, pourront produire cet heureux changement. Lorſque ce genre de moyens ne réuſſit point, on eſt quelquefois obligé de couper une partie de la peau, & de rapprocher les parties ſéparées par le moyen d'une ſuture, ce qui raccourcit néceſſairement la membrane.

De l'éraillement des Paupières, ou Ectropion.

Cet état a lieu lorſque la paupière ſe renverſe en dehors : il demande auſſi une opération chirurgicale, mais oppoſée à celle dont il eſt queſtion dans l'article précédent, c'eſt à-dire qu'au lieu de couper la membrane externe de la paupière, on coupe la membrane interne, ſans y faire cependant de ſuture.

Du Blepharoptoſis.

Ce mot eſt compoſé de deux mots grecs, de *blepharon*, qui ſignifie paupière, & de *ptoſis*, qui ſignifie *chûte*. Cette chûte de la paupière empêche d'ouvrir l'œil. Cette affection

provient ou de la paralyſie des muſcles qui relèvent la paupière, ou du ſpaſme permanent du muſcle orbiculaire deſtiné à fermer l'œil : quelquefois une congeſtion conſidérable d'humeur ſur la paupière, en augmentant ſon poids naturel, la fait tomber conſtamment & l'oblige de couvrir le globe de l'œil. Dans le premier cas, conviennent les remèdes & les topiques uſités contre la paralyſie. Dans le cas de ſpaſme du muſcle orbiculaire, on peut d'abord eſſayer les fomentations émollientes ; mais comme le ſpaſme eſt ſouvent produit par la foibleſſe, il faut avoir recours alors aux toniques, à l'eau froide, dans laquelle on mettra quelques grains de ſaffran. Enfin, ſi l'affaiſſement de la

paupière étoit la ſuite d'une congeſtion d'humeurs, il faudroit les diſſiper ou les détourner par le moyen des purgatifs ou d'un veſicatoire appliqué à la nuque.

De l'Œil de lièvre, ou Lagophtalmos.

On a donné ce nom à un état dans lequel on ne peut pas complettement fermer les paupières: il peut dépendre ou du ſpaſme des muſcles deſtinés à relever les paupières, ou de la paralyſie du muſcle orbiculaire; de ſorte que cette affection paroît être l'inverſe de la précédente. Le traitement doit y être adapté de la même manière, à moins qu'elle ne ſoit fondée ſur un raccourciſſement de la peau, qui ſeroit la ſuite d'une cicatrice

irrégulière Dans ce dernier cas, ſi l'application des relâchans & des onctueux ne réuſſiſſoit point, il faudroit opérer une nouvelle ſéparation de la peau, pour tâcher d'obtenir une cicatrice mieux conditionnée.

Du Larmoyement, ou Epiphora.

C'eſt une congeſtion d'humeurs aqueuſes, comme le mot *epiphora* l'exprime. Il s'enſuit un débordement d'une humeur qui découle des yeux, & qui finit par y laiſſer une matière puriforme, lorſque la partie la plus ſubtile de cette humeur s'eſt évaporée. Cette matière prend alors le nom de chaſſie; cet état peut provenir ou d'une ſurabondance réelle d'humeurs, ou d'un obſtacle à l'écou-

lement naturel des larmes. Les conduits lacrymaux peuvent être obſtrués par une humeur âcre, dartreuſe, ou bilieuſe, ou rhumatiſmale. Les veſſicatoires conviennent dans ces cas. Les purgatifs ſont néceſſaires lorſque la maladie eſt fomentée par une bile âcre ou ſurabondante. Si les conduits lacrymaux ne ſouffroient qu'un ſimple relâchement, il ſuffiroit de les fortifier avec de l'eau froide, avec de l'eau de roſes ou de plantain. L'ulcération des conduits lacrymaux exigeroit l'opération de la fiſtule lacrymale, & les autres ſecours chirurgicaux.

De la Cataracte.

Lorſque le cryſtallin ou ſa capſule perdent leur tranſparence par l'épaiſ-

ſiſſement ou l'altération de leurs humeurs, il ne peut plus tranſmettre à la rétine les rayons de la lumière, & la viſion n'a plus lieu. La cataracte ſe forme ordinairement par degrés, & elle s'annonce par un affoibliſſement de la vue, & par des nuages qui interceptent une partie des objets, de manière que le malade croit voir des taches ou des mouches là où il n'y en a point. Dans le commencement, les remèdes délayans, les apéritifs & un cautère peuvent être très-utiles; mais lorſque la cataracte eſt formée, on n'a pas d'autre reſſource que les ſecours de la chirurgie.

Du Glaucôme.

Le *glaucôme* dépend de l'altération

Du Mydriaſis.

Cette affection eſt une dilatation de la prunelle, qui paroît avoir perdu la faculté de ſe contracter : elle dépend ſans doute d'un relâchement des fibres circulaires ; c'eſt ce qui a ſans doute lieu dans l'hydrocéphale interne, par l'afflux des humeurs qui humectent ces fibres. Elle peut dépendre auſſi du ſpaſme des fibres longitudinales, comme dans les affections hyſtériques. Les anti-ſpaſmodiques conviennent dans ce dernier cas. La préſence des vers produit auſſi quelquefois le *mydriaſis* ; & lorſqu'on ſoupçonne cette cauſe, il eſt aiſé de l'écarter.

De l'Hémeralopie.

Cet état de la vue ne permet de voir les objets que pendant le jour, & point du tout pendant la nuit. On doit la conſidérer comme un ſimple affoibliſſement de la vue, dont le remède doit être analogue à la cauſe qui le produit. L'*amblyopie* eſt un affoibliſſement de la vue qui ſe fait appercevoir même pendant le jour.

De l'Amauroſe, ou Goutte ſereine.

L'amauroſe, mot dérivé de celui d'*amauros*, qui ſignifie obſcur, eſt une perte totale de la vue. L'œil ne préſente, dans cette affection, aucune opacité, ce qui fait croire qu'elle dépend de la paralyſie, ou de quelque

autre vice de la rétine ou du nerf optique. L'idée de paralyſie, dans ce cas, eſt d'autant plus probable, que, pour l'ordinaire, la prunelle perd la faculté de ſe contracter. L'*amauroſe* eſt ordinairement incurable : on peut tenter les mêmes moyens qu'on emploie contre la paralyſie, c'eſt-à-dire les ſtimulans, les cautères, l'électricité, les toniques.

De la Nyctalopie.

Dans la nyctalopie on apperçoit mieux les objets pendant la nuit que pendant le jour : c'eſt la ſuite d'une conformation particulière dans pluſieurs eſpèces d'animaux dont l'organe de la vue eſt bleſſé par l'éclat de la lumière du jour, & dont la pupille

peut ſe dilater aſſez, pendant la nuit, pour admettre une ſuffiſante quantité de rayons pour voir les objets. On prétend qu'il y a ſur le globe des races d'hommes conformés de cette manière.

Fin du Tome troiſième.

TABLE
DES MATIÈRES.

DE la Rougeole, pag. 1
De la Fièvre rouge ou Scarlatine, 6
Autres Maladies éruptives peu importantes, 11
De la Fièvre érysipélateuse, 14
De la Fièvre miliaire, 20
Des Hémorrhagies, 26
De l'Hémorrhagie du nez, 29
De l'Hémoptysie, 36
Du Vomissement de sang, 43
Des Hémorrhoïdes, 46
Du Pissement de sang, 53
De certaines dégénérations des Humeurs, 55
Des Ecrouelles, 57
Du Scorbut, 62

Du Rhumatiſme, 66
Des Affections goutteuſes, 77
De la Maladie Vénérienne, & des différentes formes qu'elle prend, 89
De la Gonorrhée, 93
Du Bubon, 101
Des Chancres, 103
Des Affections cutanées & autres Affections locales, dépendantes de certaines eſpèces de dégénération des Humeurs, 108
Des Dartres, 110
De la Gale, 114
De la Lèpre, 118
Du Cancer, 124
De quelques Ulcères dépendans d'une conſtitution particulière des humeurs, 129

De la Gangrène, 132
De la Carie, 136
Des Tumeurs, 137
De la Maladie vertébrale, 139
Des Hydropisies, 140
De l'Anasarque, 142
De l'Œdéme des pieds, 143
De l'Hydropisie de poitrine, 144
De l'Hydropisie ascite, ou du ventre, 146
Autres Hydropisies, 154
De l'Emphysême, 158
De la Tympanite, 160
Des Phthysies, 165
De la Phthysie pulmonaire, 167
De la Phthysie hépathique, ou du Foie, 181
De la Phthysie splénique, ou de la Rate, 184

De la Phthyſie rénale, 185
De la Phthyſie inteſtinale, 186
De la Phthyſie méſentérique, 187
De la Fièvre ectique, 188
Des Affections conſomptives ſans fièvre, 192
De la Conſomption nerveuſe, 193
De la Conſomption dorſale, 196
De la Conſomption des Vieillards, 200
Des Maladies locales, ibid.
Des Maladies de la Peau, 202
Des Envies, ibid.
Des Taches de rouſſeur, 203
De la Couperoſe, 204
De l'Erythéme, ibid.
Des Bourgeons, 205
De la Maladie Pédiculaire, 206
Des Maladies de la Tête, 208

De la Céphalalgie, ou Douleur de tête, 210
De l'inflammation du Cerveau ou de ſes membranes, produite par des cauſes externes, 214
Des Maladies des Yeux, 217
Des Taches de la Cornée, 224
Du Pterygion, 225
Du Staphiloma, 226
De la chûte de l'Œil, ibid.
De l'Hydropiſie de l'Œil, ou Hydrophthalmie, 227
Du Thrichiaſis & du Diſthrichiaſis, 228
De l'éraillement des Paupières, ou Ectropion, 230
Du Blepharopthoſis, ibid.
De l'Œil de lièvre, ou Lagophtalmos, 232

Du Larmoyement, ou Epiphora, 233
De la Cataracte, 234
Du Glaucôme, 235
Du Mydriasis, 237
De l'Hémeralopie, 238
De l'Amaurose, ou Goutte sereine, ibid.
De la Nyctalopie, 239

Fin de la Table du Tome troisième.